

RECHERCHES SUR QUELQUES QUESTIONS RELATIVES  
A LA TOPOGRAPHIE DE DELPHES

PAR

FREDERIK POULSEN

Préambule

En présentant les recherches qui vont suivre, mon intention n'est pas de prendre les devants sur la publication définitive promise par M. HOMOLLE. Outre que ce serait empiéter sur les droits d'autrui, seul le directeur des fouilles possède en fait les connaissances de détail nécessaires pour composer une œuvre de ce genre. Quiconque n'a pas eu entre les mains les carnets des fouilles est condamné à ignorer une foule de particularités de nature à compléter ou à modifier ses observations. J'ajouterai en ce qui me concerne personnellement que mon exploration et mes mesures des détails architectoniques ont été entreprises sans les secours et l'expérience que possède l'architecte de métier, et par suite se trouvent nécessairement incomplètes et toutes provisoires.

Ce qui peut donner à un profane le droit de présenter quelques remarques, c'est que dans les communications provisoires qui ont été faites, divers problèmes relatifs à la topographie de Delphes ont déjà été soumis à une discussion. Dès lors le devoir de chacun me paraît être de présenter tout ce qu'il croit pouvoir servir à rendre l'exposé définitif aussi complet et aussi correct que possible. Car tous les amis de la science française souhaitent que l'ouvrage consacré à Delphes puisse être considérée comme un *κτῆμα εἰς ἀεί*.

## I. La topographie de Marmariá à Delphes.

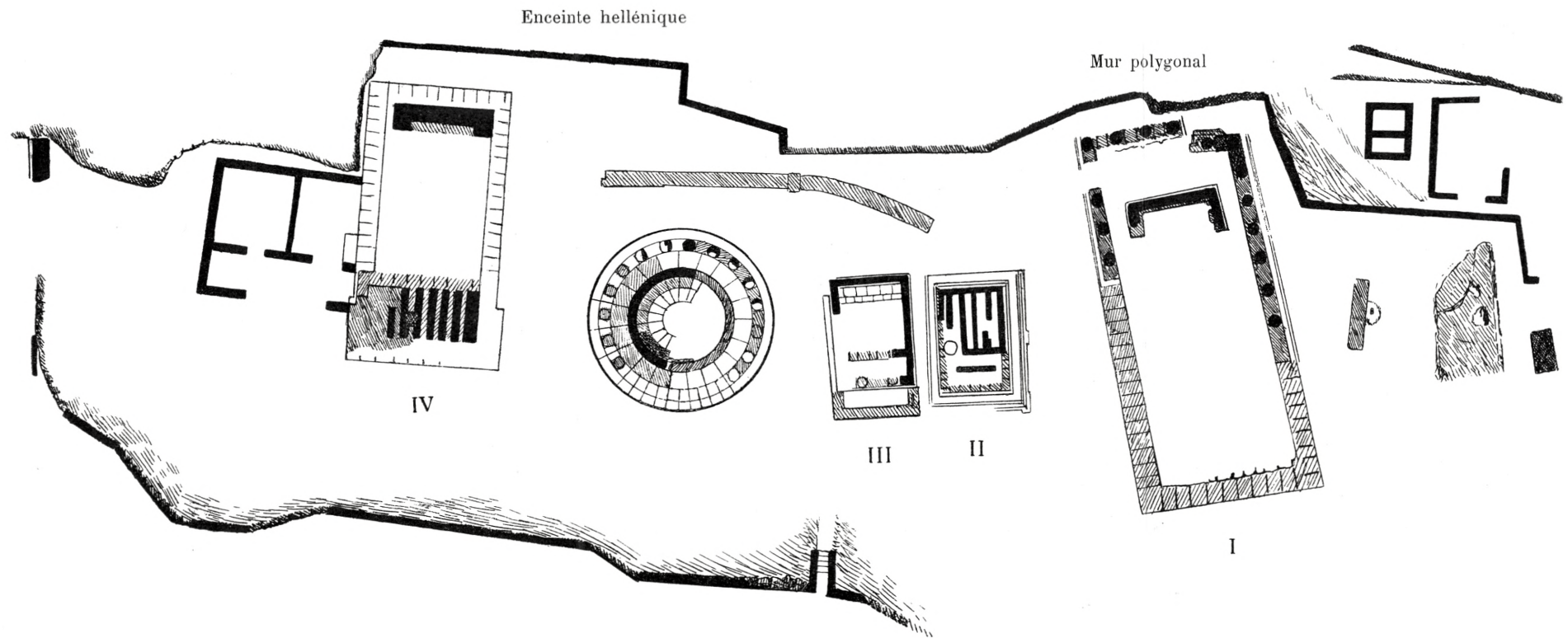
## I.

## Marmariá.

Pausanias (X, 8, 6) commence comme il suit sa description du sanctuaire de Delphes :

*Ἐσελθόντι δὲ ἐς τὴν πόλιν εἰσὶν ἐφεξῆς ναοὶ καὶ ὁ μὲν πρῶτος αὐτῶν ἐρείπια ἦν, ὁ ἐπὶ τούτῳ δὲ κενὸς καὶ ἀγαλμάτων καὶ ἀνδριάντων· ὁ δὲ αὐτῶν τρίτος καὶ ὁ τέταρτος, ὁ μὲν τῶν ἐν Ῥώμῃ βασιλευσάντων εἶχεν οὐ πολλῶν τινῶν εἰκόνας, ὁ τέταρτος δὲ Ἀθηνᾶς καλεῖται Προνοίας. τῶν δὲ ἀγαλμάτων τὸ ἐν τῷ προνάῳ Μασσαλιωτῶν ἀνάθημά ἐστι, μεγέθει τοῦ ἔνδον ἀγάλματος μεῖζον. οἱ δὲ Μασσαλιῶται Φωκαέων εἰσὶν ἄποικοι τῶν ἐν Ἰωνίᾳ, μοῖρα καὶ αὕτη τῶν ποτε Ἄρπαγον τὸν Μῆδον φυγόντων ἐκ Φωκαίας· γενόμενοι δὲ ναυσὶν ἐπικρατέστεροι Καρχηδονίων τὴν τε γῆν ἦν ἔχουσιν ἐκτήσαντο καὶ ἐπὶ μέγα ἀφίκοντο εὐδαιμονίας. τῶν μὲν δὴ Μασσαλιωτῶν χαλκοῦν τὸ ἀνάθημά ἐστι χρυσοῦ δὲ ἀσπίδα ὑπὸ Κροίσου τοῦ Λυδοῦ τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Προνοίᾳ δοθεῖσαν, ἐλέγετο ὑπὸ τῶν Δελφῶν ὡς Φιλόμηλος αὐτὴν ἐσύλησε. πρὸς δὲ τῷ ἱερῷ τῆς Προνοίας Φυλάκου τέμενός ἐστιν ἤρωος· καὶ ὁ Φύλακος οὗτος ὑπὸ Δελφῶν ἔχει φήμην κατὰ τὴν ἐπιστρατείαν σφίσις ἀμῦναι τὴν Περσῶν.*

Il ressort de la description de Pausanias qu'à l'entrée de la ville de Delphes se trouvait une série de quatre temples dont le premier était en ruines et le second entièrement vidé de statues; le troisième contenait quelques statues d'empereurs romains, et le quatrième s'appelait le temple d'Athéna Pronoia. Dans le vestibule de ce dernier on voyait une statue élevée par les Massaliotes et plus grande que la statue divine placée dans la cella. Après une courte digression sur l'origine des Massaliotes, qui provenaient de la colonie ionienne de Phocée, et sur la richesse de leur ville, Pausanias ajoute que la grande statue en question était en bronze. Un bouclier d'or offert par Crésus à Athéna Pronaia avait disparu au temps de



La terrasse de Marmariá

Pausanias, enlevé, au dire des habitants de Delphes, par Philomelos (pendant la guerre phocéenne en 356 av. J.-Chr.). A côté du temple d'Athéna Pronaia se trouve le „téménos“ du héros Phylacos, et Pausanias mentionne les services rendus par ce héros pendant la guerre avec les Perses.

L'espace occupé par les quatre temples, et que Pausanias rencontre tout d'abord en venant de Béotie, s'étendait à l'est du gymnase de Delphes, dont le même auteur nous donne ensuite une description; il se laisse déterminer avec certitude. C'est le plateau allongé qui se trouve un peu plus bas que la terrasse inférieure du gymnase et qui est aujourd'hui connu sous le nom de „Marmariá“. Les Grecs modernes appellent communément „carrières de marbre“ d'abondants champs de ruines où l'on trouve facilement des matériaux de construction; le téménos de Délos porte aussi ce nom.

La terrasse de Marmariá fut déjà fouillée en 1838 par l'architecte allemand Laurens.<sup>1</sup> Les fouilles elles-mêmes et la description de leurs résultats furent également superficielles; on y mentionne quatre temples, mais les détails concordent mal avec les constatations faites au cours des fouilles ultérieures. Une seule ruine se laisse reconnaître avec certitude: c'est une construction ronde où Laurens a vu le temple proprement dit d'Athéna Pronaia.

La terre et l'oubli recouvrirent de nouveau cet emplacement jusqu'au jour où, cinquante ans plus tard, les fouilles françaises mirent au jour toute la terrasse avec les ruines du temple. C'est au cours des années 1898—1902 que furent entreprises ces fouilles, qui terminèrent toute la campagne d'exploration de Delphes. M. Homolle a communiqué provisoirement les plus importantes de ses observations et de ses conclusions dans deux articles destinés au grand public.<sup>2</sup> Or ces articles ont sur plusieurs points donné lieu à des doutes

<sup>1</sup> Cf. Ulrichs, *Reisen und Forschungen* p. 263.

<sup>2</sup> *Revue de l'Art ancien et moderne* X, 1901, p. 361 et XV, 1904, p. 5.

et à des discussions; et même il a été si difficile de mettre les ruines de Marmariá d'accord avec la description de Pausanias que l'expression „les énigmes de Marmariá“ est en passe de devenir proverbiale parmi les archéologues.

Marmariá est une terrasse oblongue, orientée de l'est à l'ouest, comme on peut le voir sur notre planche I qui reproduit la carte de Replat. Elle est limitée au sud par un mur d'appareil polygonal, lequel est interrompu par un escalier

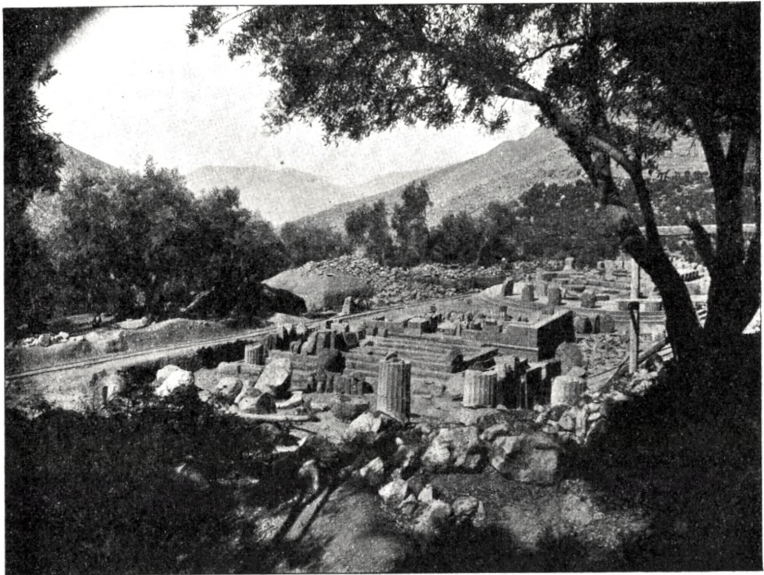


Fig. 1. La terrasse de Marmariá à Delphes.

qui descend dans la vallée de Pleistos. Au Nord court un autre mur de soutènement, plus haut et plus épais, qui à certains endroits, et notamment derrière le premier temple (celui de l'est), présente un appareil polygonal, tandis que d'autres parties, désignées par la carte sous le nom d'„enceinte hellénique“ sont isodomes et représentent un bon travail du V<sup>e</sup> siècle avant J.-Chr. Les murs polygonaux sont certainement plus anciens. Leur mode de construction est le même

que celui d'autres murs de Delphes que l'on peut rapporter avec certitude au VI<sup>e</sup> siècle: par exemple le grand mur de substruction au sud du temple d'Apollon, et le mur de terrasse méridional et occidental du trésor dit des Cnidiens.

Le mur du nord et celui du sud ne sont pas parallèles: ils s'infléchissent vers l'est et vers l'ouest à la rencontre l'un de l'autre, de façon à former deux portes aux deux extrémités de la terrasse. Pausanias entre par la port de l'est, qui est conservée en partie, et il compte aussitôt les quatre temples.

## II.

### Le premier temple.

A l'est, sur la terrasse de Marmariá, se trouvent les murs de fondation d'un grand temple, le premier dont Pausanias fasse mention, et qui de son temps était en ruines. Nous le comprenons en considérant l'état actuel de ces ruines. En effet les murs de fondation sont en partie rompus et écartés les uns des autres, et il est clair que c'est la conséquence d'un violent tremblement de terre. Vers le nord les fondations se sont affaissées sur les coins, tandis que le milieu, avec des débris de colonnes, s'est soulevé de la hauteur d'un mètre et a été rejeté de cinq mètres en arrière vers le milieu du temple. Le coin sud-ouest du stylobate s'est également affaissé, de sorte que sa surface forme une courbe très accentuée. Il semble bien qu'en même temps de grands blocs de rochers aient été précipités du Parnasse dans le temple. Je ne parle pas ici des gros blocs que nous voyons actuellement et qui sont tombés il y a quatre ans. Mais il existe à l'intérieur de la cella un gros rocher qui se trouve en partie au-dessous du niveau du sol. Ce rocher et peut-être d'autres blocs ont dû crever le toit et remplir l'intérieur du temple, rendant impossible tout projet de reconstruction après le tremblement de terre. Tout s'accorde donc ici avec la description de Pausanias.

Le temple est construit en poros provenant du Parnasse. Les moëllons sont bien aplanis et bien disposés. En général il se trouvent dans un état de désagrégation très avancé; avant d'être recouverte, la construction a dû demeurer longtemps en ruines, exposée au soleil, au vent et à la pluie. Pour les fondations on a employé en partie du calcaire de St Elie, spécialement dans l'„euthynteria“. Cette pierre dure, excellente, qui a été pour la première fois utilisée pour la base du taureau de Corcyre (vers 510 av. J.-Chr.)<sup>1</sup> est très commune dans les constructions de Delphes du V<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants.

Ce temple qui, comme les autres temples de Marmariá, est orienté du nord au sud et a eu son entrée du côté du sud, est le plus grand des quatre temples de la terrasse; il mesure 27 m. 43 de long et 15 m. de large. Le nombre des colonnes est de  $6 \times 12$ , comme dans l'Hécatompédon de Pistrate et dans le temple d'Aphaia à Egine. A l'époque où l'on débaya ce temple, 15 des colonnes étaient encore en place, du moins en ce qui concerne les parties inférieures des fûts; mais les blocs éboulés il y a quatre ans ont causé de grands ravages. Maintenant il ne reste plus guère „in situ“ que les trois colonnes du coin nord-est, dont une a son chapiteau. Les fûts des autres colonnes ont été dispersés de tous les côtés. Ce sont des colonnes doriques, de style archaïque tardif, à fût court et épais, avec une échine renflée et un abaque peu élevé. La hauteur de l'échine (avec les anuli) est de 0 m. 30, celle de l'abaque est de 0 m. 22 et sa largeur de 1 m. 10. Le diamètre de la colonne sous le chapiteau est de 0 m. 73. D'après leur style, on peut placer la date de ces colonnes aux alentours de l'an 500 av. J.-Chr.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Pomtow, Athen. Mitt. 1906, XXXI, p. 453.

<sup>2</sup> Ressemblance surtout avec le Porinos Oikos à Délos et le temple d'Egine qui datent de la même époque.

Les débris de sculptures provenant du temple s'accordent bien avec cette date.

On a trouvé en effet devant la façade du temple de nombreux fragments de sculptures en poros. Ce sont des débris de représentations humaines: des pieds et un bras fortement courbé avec biceps saillant, mais surtout de représentations animales: deux fragments de corps de chevaux, tous deux avec harnais; sur la sous-ventrière de l'un des chevaux on voit encore des restes de couleur rouge. Ajoutez à cela un

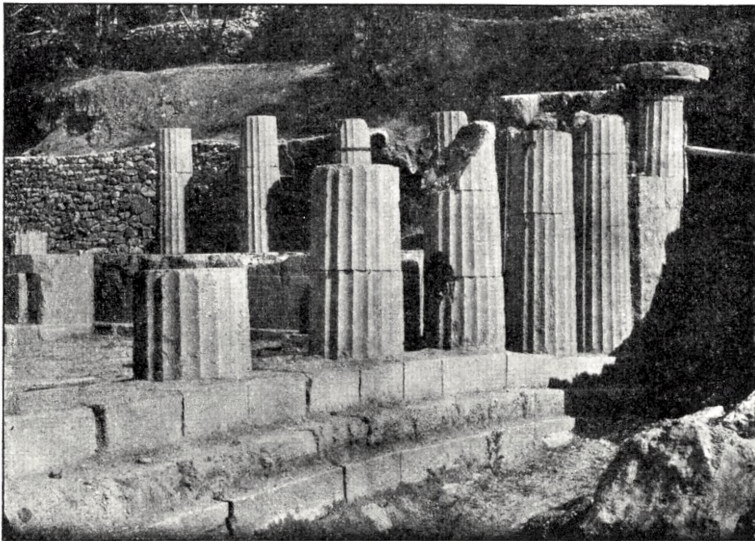


Fig. 2. Temple premier de Marmariá.

fragment d'une tête de cheval avec des yeux, des oreilles et une crinière, et plusieurs morceaux de jambes et de sabots; enfin des fragments de lions, savoir une portion de ventre avec l'extrémité de la crinière et une portion de tête: il manque à cette dernière la mâchoire inférieure, mais la façon dont les dents sont traitées nous prouve que l'animal était représenté la gueule ouverte. Il faut joindre à ces débris un morceau d'un „omphalos“ entouré d'une bandelette.

L'examen de ces pièces au musée de Delphes me con-



vainquit qu'elles devaient appartenir à un groupe de fronton. C'est ce que révélait la manière dont le sculpteur avait traité l'arrière des chevaux, qui était tout rugueux, ainsi que les trous de scellement par où ces chevaux étaient fixés au mur. Et même certaines pièces sont rattachées à la manière des bas-reliefs à un arrière-plan, comme les figures représentées sur le fronton du trésor des Cnidiens. Nous avons encore dans les frontons du temple des Alcméonides des restes de la même technique ancienne du bas-relief, par exemple dans le fragment de jeune homme nu.<sup>1</sup>

Si l'on considère l'orientation du temple de Marmariá, dont le côté nord monte presque le long d'un haut mur de soutènement, on admettra difficilement qu'il y ait eu un autre fronton décoré et sculpté que le fronton sud, tourné du côté de la route.

Au point de vue du style, les fragments doivent être rapprochés de ceux qui nous sont restés des frontons du temple des Alcméonides, et en particulier de ceux du fronton de marbre du côté est. Il y a une analogie frappante dans la manière de traiter les courroies et les sabots des chevaux et tout particulièrement la tête des lions, dont les yeux et la bouche sont tout à fait semblables des deux parts. Un examen attentif nous prouve que le lion du temple de Marmariá tournait lui aussi la tête en avant, bien que le corps ait pu être vu de profil; dans les deux cas la gueule ouverte indique une attaque de la part du lion.<sup>2</sup> Nos fragments sont de dimensions plus petites; mais le temple de Marmariá, et par suite le champ du fronton, était aussi beaucoup plus petit que l'autre. Le temple des Alcméonides mesurait 23 m. de largeur, et celui de Marmariá 15 m., soit les  $\frac{2}{3}$  seulement. La plupart des fragments de fronton de ce dernier temple sont trop insignifiants pour être mesurés, et il n'est guère

<sup>1</sup> Bull. de corr. hell. XXV, 1901, pl. XIII.

<sup>2</sup> Fouilles de Delphes IV, pl. XXXII et XXXIII, 2.

possible non plus de déterminer leur place dans l'ensemble. Nous pouvons cependant comparer les têtes de lions des deux temples: ceux de Marmariá mesurent de la pointe du muffle au coin externe de l'œil 0 m. 13 et entre les coins externes des deux yeux 0 m. 15; ceux de l'autre temple mesurent respectivement 0 m. 19 et 0. m 225. Ces mesures correspondent parfaitement au rapport que nous devons nous attendre à trouver entre les dimensions des deux frontons: ce sont toujours les deux tiers.

La composition doit aussi avoir été analogue sur les frontons des deux temples: des lions assaillants, un quadrigé et des figures humaines paraissent avoir également peuplé le fronton du temple de Marmariá.<sup>1</sup> M. Homolle suppose que la dispute d'Apollon et d'Hercule au sujet du trépied se trouvait représentée sur le fronton oriental du temple des Alcéméonides<sup>2</sup>. Ce sujet, on le sait, est des plus en faveur à Delphes. Il faut signaler maintenant une petite particularité du fronton de Marmariá, lequel semble bien dépendant de l'autre et composé sur le même modèle: je veux parler du petit fragment, ci-dessus mentionné, d'un omphalos. Un omphalos occuperait tout naturellement la place centrale dans le combat en question. Or il faut se rappeler qu'on a découvert sur la grande place située devant la façade orientale du temple des Alcéméonides un grand omphalos en marbre, taillé dans le même marbre à grain fin que les sculptures du fronton.<sup>3</sup> Il ressort avec certitude du texte de Pausanias qu'il l'a vu là, sur la place orientale du temple, et qu'il l'a pris pour le véritable omphalos d'Apollon<sup>4</sup>; en quoi il se trompe certainement sur l'état réel et primitif des choses. Tous les textes antérieurs, plus un texte postérieur

<sup>1</sup> Cf. Bull. de corr. hell. XXV, 1901, p. 457 sq.

<sup>2</sup> l. c. p. 496—498.

<sup>3</sup> Bull. de corr. hell. XVIII, 1894, p. 180. Frazer, Pausanias V, p. 314. Luckenbach, Olympia und Delphi p. 58. Baumeister, II, p. 1009.

<sup>4</sup> X, 16, 3.

à Pausanias, nous apprennent que l'omphalos authentique se trouvait à l'intérieur, dans l'endroit le plus sacré du temple<sup>1</sup>, et, si l'on en juge par l'*Ion* d'Euripide et notamment par le v. 224 de cette tragédie, il devait être enveloppé dans de véritables bandelettes. Le grand omphalos en pierre était sans doute une imitation. D'après ce que je viens d'indiquer, on peut imaginer qu'il formait le centre de l'ancien fronton est du temple des Alcméonides; les dimensions (1 m. de haut et 0 m. 90 de diamètre maximum) s'accorderaient bien avec cette hypothèse. Cet omphalos présente à la partie supérieure une surface plane ayant en son milieu un trou rectangulaire (profond de 0 m. 13, long de 0. m. 114, large de 0 m. 10) dans lequel pouvait être fixé un montant destiné à supporter le trépied, objet de la compétition. Cet omphalos a pu être sauvé lorsque le temple des Alcméonides fut en partie détruit par le tremblement de terre du IV<sup>e</sup> siècle, et être exposé sur la place du temple, tandis que les autres débris du fronton émigraient dans les fondations du nouveau temple. Mais ce ne sont là évidemment que de simples conjectures.

Ainsi, dans la mesure où il est possible d'échafauder une reconstitution sur un si petit nombre de fragments, nous reconstruirions le groupe du fronton du premier temple de Marmariá sur le patron du fronton de marbre du temple des Alcméonides: au milieu l'omphalos; au-dessus, Apollon et Héraclès luttant pour la possession du trépied; des dieux, des voitures et un attelage (mais remarquons que les chevaux se présentaient ici de profil et non de face); enfin des combats d'animaux suivant une tradition ancienne dans la décoration des frontons (cf. les frontons en poros de l'Acropole). Comme la décoration du temple d'Apollon doit remonter à peu d'années avant 510 et que notre fronton paraît postérieur

<sup>1</sup> Aisch. Eum. v. 39 sq. Eur. Ion v. 223 sq. Strabo IX, p. 420. Varro, de lingua lat. VII, 17. Lucien, de saltatione 38. Cf. les inscriptions du IV<sup>e</sup> siècle, Homolle, Comptes rendus de l'Acad. des inscr. 1895, p. 335.

à l'autre et dépendant de lui, nous arrivons tout naturellement à le placer vers l'an 500, et c'est aussi la conclusion à laquelle nous conduit l'étude des débris architecturaux.

### III.

#### Restes d'un temple plus ancien sous le premier temple.

Comme l'a indiqué M. Homolle, il existe au-dessous du niveau du premier temple des restes d'un temple plus ancien dont certaines pièces architecturales ont été utilisées pour les fondations de l'édifice plus récent. On a retrouvé 11 chapiteaux en poros dont l'échine, ainsi que le montrent le dessin et la photographie, présente une „forme en gâteau“ bien caractérisée, comme dans les plus anciennes colonnes de l'Héraion d'Olympie.<sup>1</sup> La hauteur de l'échine est de 0 m. 11; l'abaque a une hauteur de 0 m. 13 et une longueur de 0 m. 79. Le fait que la longueur de l'abaque est six fois plus grande que sa hauteur, est très caractéristique du style archaïque. Le fût des colonnes n'est malheureusement pas assez bien conservé pour qu'on puisse mesurer avec certitude son diamètre supérieur et calculer le rapport entre ce diamètre et la longueur de l'abaque; cependant il semble bien, d'après les traces laissées à la partie inférieure de l'échine, que l'abaque ait eu une longueur double du diamètre supérieur de la colonne, ce qui correspond au rapport constaté dans l'ancien temple archaïque de Tirynthe.<sup>2</sup> Les „anuli“ sont parfaitement horizontaux, comme des ronds sur l'eau. Ces chapiteaux proviennent certainement d'un très vieux temple, remontant à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr., et un peu plus petit que le temple postérieur. Les parties conservées sont en bon état; il y a encore des débris de stuc sur la surface de la pierre calcaire. La destruction des fûts de colonnes vient de ce

<sup>1</sup> Olympia I, pl. XXI, no. 1 et 3.

<sup>2</sup> Handbuch der Architektur IV, 1: A. Thiersch: Proportionen in der Architektur p. 45. Perrot et Chipiez VII, p. 591.

qu'ils ont été taillés pour servir aux fondations du temple plus récent. Les cannelures ont une très faible profondeur; elles sont au nombre de 18, autant qu'on peut en juger d'après les pièces conservées. On sait que l'une des plus anciennes



Fig. 3. Chapiteau et fragment de colonne du plus ancien temple.

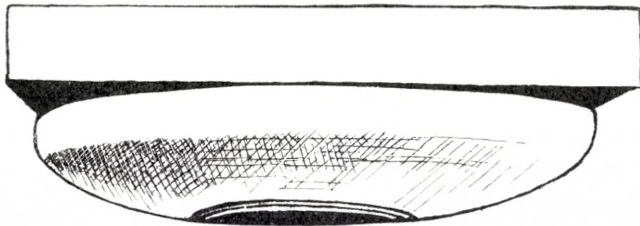


Fig. 4. Chapiteau du plus ancien temple de Marmariá.

colonnes de l'Heraion d'Olympie, la seconde du côté sud en partant de l'est, n'a que 16 cannelures. On en compte 18, comme ici, dans le pronaos du temple d'Assos.<sup>1</sup>

A ce temple plus ancien appartient certainement un certain nombre de fragments de terre cuite, et notamment un fragment de Victoire volante, figure acrotère dont la peinture est remarquablement conservée. Les couleurs employées ainsi que les ornements rappellent les peintures de vases du VII<sup>e</sup> siècle et en particulier celles des vieux vases rhodiens. Ces fragments et les chapiteaux permettent de dater le temple de l'an 600 au plus tard.

#### IV.

##### Les autels voisins du premier temple.

M. Homolle mentionne plusieurs autels à l'est du premier temple entre le dit temple et l'entrée.<sup>2</sup> Il y en a trois en tout.

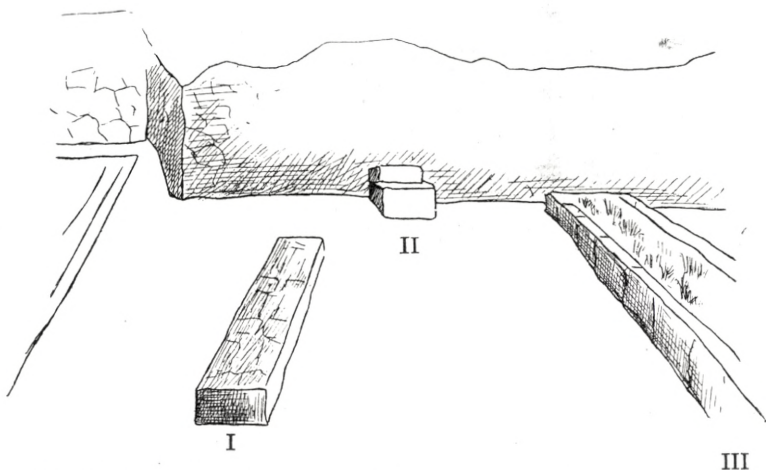


Fig. 5. Les trois autels. Au fond le mur polygonal. A gauche les fondations du premier temple.

Le premier, qui a été déterré, se trouve à 4 m. 50 à l'est du temple et présente la forme d'un rectangle: largeur 1 m. 35;

<sup>1</sup> Olympia II, p. 27. Perrot et Chipiez VII, p. 429 note 1.

<sup>2</sup> Revue de l'Art ancien et moderne XV, p. 6.

longueur de la partie conservée 6 m. Comme le montre la gravure, cet autel est formé de moellons suffisamment aplanis,



Fig. 6. Le premier autel, vu de l'Ouest.

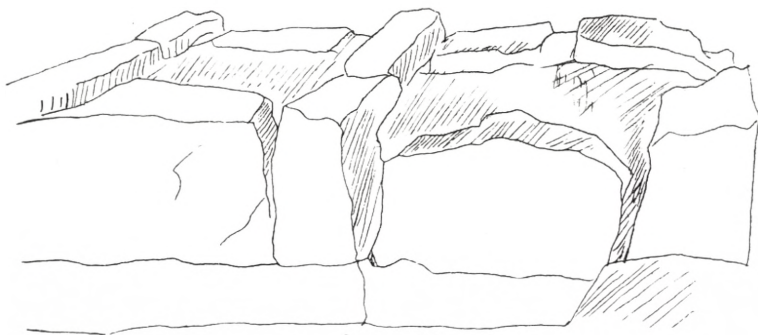


Fig. 7. La construction du premier autel.

disposés suivant deux assises: en bas un fondement assez grossier, et au dessus une espèce d'orthostate mesurant 0 m. 50 — 0 m. 60 de haut. Des carreaux alternent avec des parpaings; ils sont de longueur variable et primitivement assemblés. L'autel ainsi construit comprend deux carrés dont les côtés ont environ 1 m. 35, et, — à l'extrémité nord, — un rectangle large de 1 m. 35 et long de 2 m. On n'a conservé que le commencement du quatrième champ. Des traces observées dans le terrain au nord de l'autel nous indiquent qu'il s'étendait jusqu'au mur septentrional de la terrasse; et à l'endroit où l'on s'attend à rencontrer l'extrémité de l'autel se raccordant avec le mur, on voit en effet saillir au bas de ce mur quelques moellons au-dessus desquels est gravée, à 1 m. 20 au-dessus du niveau actuel du sol, l'inscription ΕΙΛΕΙΘΥΙΑΞ. La forme des lettres nous reporte au commencement du Ve siècle, et l'emploi du génitif nous garantit que cette inscription se rapporte à l'autel.

Deux mètres plus loin vers l'est on trouve dans le même mur et à la même hauteur une autre inscription, d'écriture tout à fait analogue: ΥΓΙΕΑΞ. Au-dessous d'elle un autel de pierre, haut de 0 m 80, s'avance de 1 m. 20 à partir du mur. La largeur de cet autel est d'un mètre à peine; il est impossible de calculer sa longueur; mais il ne s'avancait certainement pas aussi loin vers le sud que l'autel d'Eileithyia, car nous trouvons ici en ligne droite un certain nombre de stèles votives de la même époque. Cet autel est de construction plus massive que le premier; les blocs en sont serrés et encastrés les uns dans les autres.

Un peu plus de deux mètres plus à l'est nous rencontrons enfin le troisième autel, qui est le plus grand des trois. Il est construit en blocs bien assemblés, polis, ressemblant à des orthostates; il a une hauteur de 0 m. 97, une longueur de 11 m. 30 et une largeur de 5 m. 40. Il s'avance donc encore plus loin vers le sud que l'autel d'Eileithyia, et il s'appuie au nord contre le mur de soutènement polygonal.



Au côté ouest de cet autel gisent des restes d'un carrelage grand antique, savoir un fragment de pierre calcaire et deux éclats plus petits, tous bien polis et taillés de façon à s'encastrent sous les moellons de l'autel, ainsi que le montre la figure. Ils sont donc fabriqués pour l'autel et en même temps que lui, et nous devons y voir des restes de la thymélé, c'est-à-dire de l'emplacement pavé qui se trouve près de tous les autels.<sup>1</sup> Le dévot qui se tenait là avec son offrande avait le visage tourné vers l'est, comme le voulait la coutume. En

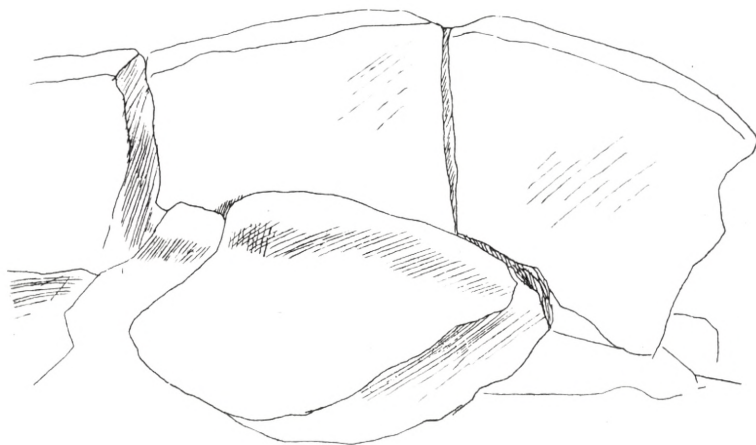


Fig. 8. Restes de la thymélé à l'Ouest du grand autel.

effet l'orientation de ces autels est tout à fait régulière; seulement, étant donné que le temple a une orientation anormale du nord au sud, ils se trouvent disposés parallèlement au côté long de ce temple et non point devant l'entrée, comme c'était l'habitude, du moins en ce qui concernait l'autel principal. Ce troisième autel n'a pas comme les autres d'inscription sur le mur polygonal, mais sa grandeur et sa construction polygonale nous prouvent clairement que c'est à la fois l'autel principal et le plus ancien qui ait été consacré à la divinité du temple.

<sup>1</sup> Doerpfeld, *Hermes* XXXVII, p. 251.

Quelle était cette divinité, c'est ce que nous savons par deux autres inscriptions. A l'est du premier autel on trouve, profondément enfoncés dans le sol, deux blocs de calcaire (haut. 0 m. 60; larg. 0 m. 31; profond. 0 m. 16); ils portent à la partie supérieure des trous de scellement laissés par des ex-voto qu'on avait fixés sur eux.

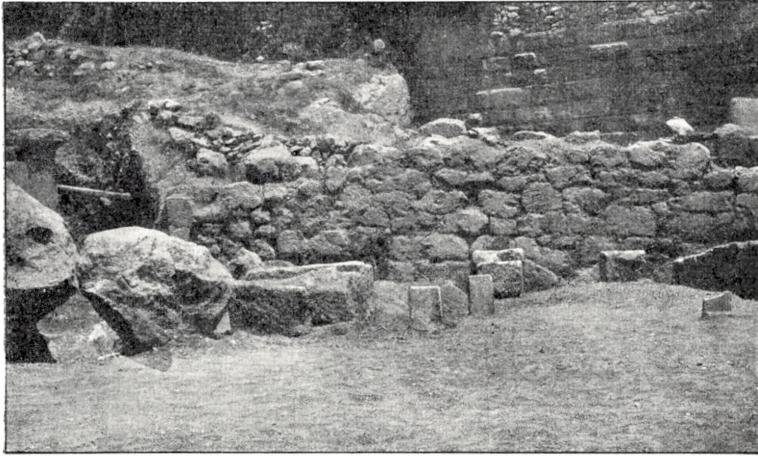


Fig. 9. Les deux stèles à l'Est du premier autel.

Le premier bloc présente sur sa face antérieure cette inscription :

ΑΘΑΝΑΙ  
ΦΑΡΚΑΝΑΙ.

L'autre bloc porte au même endroit :

[ΑΘ]ΑΝΑΙ  
ΙΟΞΤΕΡ  
ΙΑΙ

Plus loin vers l'est on trouve dans la terre la partie inférieure d'un troisième bloc.

Les deux inscriptions appartiennent, d'après leurs caractères, au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr. et se rapportent à Athéna, pourvue de divers surnoms. Lorsqu'on découvrit l'inscription d'Athéna

Ergané, M. Homolle crut pouvoir désigner le premier grand temple de Marmariá sous le nom de „temple d'Athéna Ergané“. Mais nous connaissons maintenant par les autres inscriptions un ex-voto à Athéna Zosteria et deux autels à Athéna Eileithyia et à Athéna Hygieia (notons le datif des offrandes votives et le génitif des autels); le nom d'Ergané est tout simplement un surnom parmi tant d'autres. Toutes ces dénominations de la déesse Athéna sont d'origine attique. Ergané et Hygieia jouissaient d'un culte sur l'Acropole d'Athènes. Zosteria était vénérée en même temps que Latone, Apollon et Artemis sur le promontoire attique de Zoster. D'après la légende elle porta secours à Latone lors de son accouchement à Délos, et elle était considérée comme une déesse obstétrique. Mais à Thèbes on lui rendait un culte comme à une déesse guerrière. Eileithyia joue dans les légendes attiques et déliennes un rôle beaucoup plus considérable que Zosteria<sup>1</sup>. Ainsi donc les inscriptions portent le témoignage d'une communauté de culte entre l'Attique, Délos et Delphes. Ce n'est pas non plus par hasard que les inscriptions à Ergané et à Zosteria se trouvent être les plus anciennes. Leur culte est très antique, tandis que celui d'Eileithyia et d'Hygie ne fleurit pas en Attique avant le V<sup>e</sup> siècle.

Nous pouvons donc considérer comme démontré qu'Athéna fut la déesse adorée dans l'ancien temple, qui fut bâti vers l'an 500 av. J.-Chr. et que Pausanias vit en ruines. C'est à elle aussi qu'étaient certainement consacrés le temple plus ancien et plus petit, datant de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, et le plus grand des trois autels. Nous parlerons plus tard de son véritable surnom. L'antiquité du culte d'Athéna en ce lieu est attestée par d'épaisses couches de cendres accumulées autour des autels et dans lesquelles on a retrouvé de nombreux ex-voto en bronze et en terre cuite, des figures, des armes et

<sup>1</sup> Preller-Robert: *Mythol.* p. 194 note 5 et p. 218. Paus. IX 17, 3. Eur. Jon. v. 452 sq.

des casques<sup>1</sup>. Les plus anciens et les plus intéressants de ces objets sont deux pièces en bronze: une plaque provenant sans doute de l'armature d'un coffre et présentant des figures archaïques, et une coupe phénicienne avec des figures qui représentent le siège d'une ville<sup>2</sup>. Ces deux pièces appartiennent au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-Chr.

## V.

### Le second temple de Marmariá.

A l'ouest de notre premier temple, — celui d'Athéna, — nous trouvons, également orienté du nord au sud, un petit temple, „in antis“. M. Homolle crut d'abord qu'il s'agissait simplement des fondations d'un grand autel<sup>3</sup>, et ce furent MM. Diels et v. Prott qui établirent la signification véritable de ces ruines<sup>4</sup>. Du reste il suffit de considérer les épaisses fondations du mur transversal compris entre le pronaos et la cella pour voir que l'hypothèse de M. Homolle était inadmissible. Maintenant nous connaissons aussi des portions de la superstructure, par exemple un fût de 1 m. 30 de haut appartenant à une colonne dorique en marbre, munie à sa partie supérieure d'un grand „hypotrachèlion“. Le diamètre de cette colonne mesurait 0 m. 57 immédiatement au-dessous du chapiteau; ses dimensions étaient donc sensiblement plus petites que celles des colonnes du temple d'Athéna. On a encore retrouvé plus tard un fragment d'architrave avec „regulae“ (haut. 0 m. 36) et une portion de *γείσων*. Ce serait l'affaire d'un architecte d'examiner de plus près ces détails. Il nous suffira de dire que le style est celui du V<sup>e</sup> siècle.

Cette impression est fortifiée par la considération des fondations elles-mêmes. On y a employé du poros et du calcaire de St'Élie. Or cette dernière pierre ne commence à

<sup>1</sup> Homolle, *Revue de l'Art* XV p. 7.

<sup>2</sup> Fouilles de Delphes V (Textes) p. 23 sq. et pl. XVIII sq. (Perdrizet).

<sup>3</sup> *Revue de l'Art* X p. 373.

<sup>4</sup> *Arch. Anz.* 1903 p. 203.

être d'un usage répandu que peu de temps avant l'an 500<sup>1</sup>. D'autre part le calcaire dit conglomérat n'a pas été employé dans les fondations, ce qui est généralement le cas dans les constructions à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Le calcaire de St Élie a été spécialement utilisé pour former le treillis destiné à supporter les plaques du carrelage; c'est la partie la mieux conservée de la cella. Le soubassement du parquet du pronaos se trouve à 0 m. 30 plus bas que celui

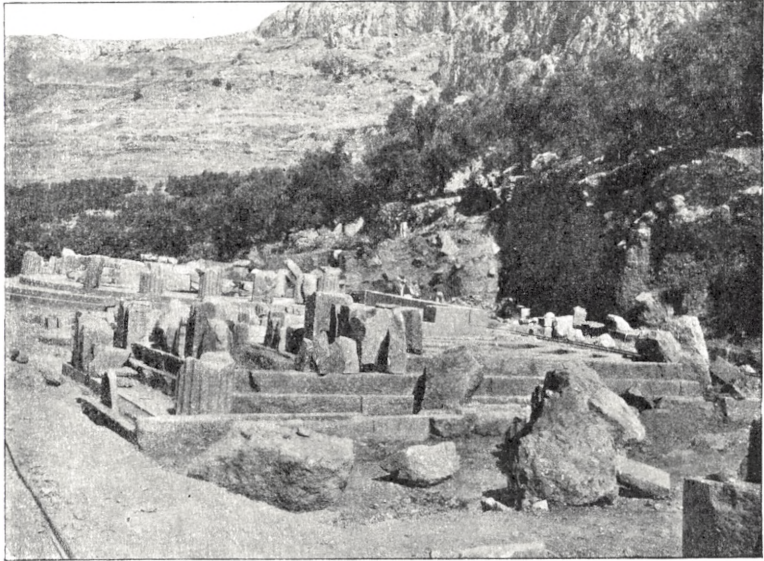


Fig. 10. Ruines du second temple de Marmariá.

de la cella; le parquet de cette dernière était donc d'une marche plus élevée.

Le temple lui-même était bâti en marbre de Paros à gros grain<sup>3</sup>. Nous devons supposer devant l'entrée du sud l'existence d'un escalier de trois marches ou d'une rampe inclinée (voir le paragraphe suivant, sur le troisième temple).

Longueur et largeur du temple: 10 m. 40 × 7 m. 40.

<sup>1</sup> Cf. Pomtow, *Philologus* LXVI 1907 p. 264.

<sup>2</sup> *l. c.* p. 266.

<sup>3</sup> *l. c.* p. 285.

## VI.

### Le troisième temple de Marmariá.

Nous avons à l'ouest un autre temple „in antis“, mais de style ionique. La superstructure est construite avec le même marbre de Paros que le second temple, et les fondations sont en poros, entremêlé de quelques blocs en calcaire de St Élie. C'est le plus ancien exemple de l'emploi de ces matériaux: il est plus ancien que dans la base du taureau de Corcyre, fait qui a échappé à l'attention de M. Pomtow<sup>1</sup>.

Cet édifice mesure 10 m. 40 × 6 m. 40. M. Homolle ne donne pour la longueur que le chiffre de 8 m. 50 parce qu'il n'a pas fait entrer en ligne de compte la rampe placée devant l'entrée sud et dont les limites sont visibles. Le temple est malgré tout plus petit que le précédent. Cette ruine de temple ionique est si remarquablement conservée que M. Homolle a justement comparé son aspect à celui d'une bâtisse en construction<sup>2</sup>. Le stylobate est couronné par un tore, qui l'entoure complètement, et dont les dimensions (haut. 0 m. 21) par rapport à l'édifice sont déjà un signe d'archaïsme. Les orthostates, dont la hauteur est de 0 m. 49, sont bordés à leur partie inférieure d'une astragale de type archaïque (ressemblant beaucoup à celui du trésor de Cnide). Les deux colonnes ioniques du vestibule ont disparu, mais elles ont laissé des traces sur le stylobate.

La face supérieure de ce stylobate se trouve à 0 m. 51 au-dessus de l'„euthynteria“. On s'attendrait à trouver ici, du côté sud, des restes ou tout au moins des traces d'un escalier qui devait conduire au temple. Or il n'en existe pas. En tous cas l'escalier n'a eu aucune connexité architecturale avec les fondations du temple; il ne s'y raccorde nulle part. Mais on voit que les blocs des fondations, à 0 m. 20 au-dessous de la surface du stylobate, sont rugueux au milieu

<sup>1</sup> Athen. Mitt. 1906 p. 453 note 1.

<sup>2</sup> Revue de l'Art X p. 372.

et présentent une „*ἀναθροώσεις*“. De ce point jusqu'au niveau primitif du sol, — lequel est indiqué par l'euthynteria, — on mesure 0 m. 40, de sorte qu'un escalier aménagé devant le côté sud devait avoir deux marches, hautes chacune de 0 m. 20. (Notons, pour la comparaison, que les marches de la bâtisse suivante, c'est-à-dire du „tholos“, ont 0 m. 22 de haut; mais le tholos est aussi une construction beaucoup plus vaste). Les limites extérieures de l'escalier supposé nous sont données par une série de blocs en poros qui gisent enfoncés dans le sol à près de deux mètres des fondations du temple et qui se dirigent vers celui-ci des deux côtés, formant comme une espèce de cadre. La grande distance qui les sépare des fondations nous oblige à supposer deux marches d'une profondeur disproportionnée (1 m. pour chacune), et cette circonstance jointe à la disparition complète des marches avec leur soubassement, ainsi qu'à l'absence de traces dans les fondations nous conduit à admettre que c'était plutôt une *rampe* qui donnait accès au stylobate du temple. Il est vrai de dire qu'une rampe inclinée de ce genre n'a été observée que dans les *grands* temples<sup>1</sup>.

Les blocs de poros qui limitent la rampe en avant et sur les côtés présentent un intérêt particulier. Ils ont en effet à l'avant de faibles cannelures, lesquelles ont été visiblement enlevées au ciseau sur les faces supérieure et postérieure. En d'autres termes ce sont d'anciennes colonnes qui ont été aplanies où il le fallait et posées là en guise de fondations. Un examen attentif et des mesures nous apprennent que ce sont des restes de colonnes provenant du temple plus ancien situé sous le temple n° I. Notre petit temple ionique a donc été bâti à *une époque où l'ancien temple de l'est gisait en ruines et avant qu'on eût construit le grand temple n° I, celui d'Athéna*. En effet en jetant les fondations de ce dernier temple on utilisa évidemment les matériaux qui restaient du

<sup>1</sup> Cf. Furtwängler, *Aegina* p. 489.

temple plus ancien. Le troisième temple a été élevé *avant* l'an 500, au cours du VI<sup>e</sup> siècle, ce que nous indiquent aussi les débris d'architecture et de sculpture, et il semble bien qu'il y ait eu une période pendant laquelle ce temple était le seul existant dans Marmariá.

Les fondations en poros comprises entre le pronaos et la cella ont été conservées, tandis que le pavage de la cella a disparu. Sur le côté interne des orthostates on remarque des traces provenant du dallage et l'on constate que le pronaos et la cella ont eu leur plancher au même niveau. En revanche on voit à l'arrière de la cella, appuyées contre le mur septentrional d'épaisses fondations qui occupent toute la largeur de la cella (5 m. 20). Au premier coup d'oeil, ces fondations paraissent composées de deux marches; mais cet aspect provient tout simplement des hasards de la destruction. Les traces de crampons à la surface de la marche inférieure et le devant de la marche supérieure, où l'on remarque un milieu rugueux et une anathyrose (voir la fig. 11) nous apprennent que ce podium s'avancait primitivement plus avant dans la cella. Malheureusement nous ne pouvons pas déterminer jusqu'où il allait. Il est en calcaire de St Élie; ce n'est donc certainement qu'un soubassement qui n'était pas destiné à être vu. Cette conclusion est confirmée par des marques laissées sur le mur nord au-dessus du podium, — marques qui révèlent un pavage composé certainement de plaques de marbre et haut de 0 m. 30, — et par des traces de crampons à la face supérieure de la marche la plus haute. Nous pouvons ainsi évaluer à 0 m. 68 la hauteur du podium au-dessus du dallage de la cella.

M. Doerpfeld explique un podium semblable dans le trésor de Sicyone à Olympie comme servant de base aux deux *δαλαμοί* de bronze qui se trouvaient là d'après Pausanias<sup>1</sup>. Des bases analogues pour grandes et lourdes statues ont été

<sup>1</sup> Olympia II p. 43.



découvertes dans les trésors de Sélinonte et de Géla à Olympie<sup>1</sup> et dans le quatrième trésor à Délos, où le podium, de même qu'à Marmariá, se trouve tout contre le mur d'arrière. Notre base elle aussi a dû supporter quelque figure gigantesque. Le fait de placer une image destinée au culte contre



Marche  
supérieure.

Fig. 11. Le podium (au fond) du troisième temple.

le mur d'arrière de la cella est, comme on le sait, l'usage le plus ordinaire dans la période ancienne, même si l'on constate d'assez bonne heure l'autre usage qui consiste à placer l'image plus en avant dans la chambre<sup>2</sup>. Nous verrons plus

<sup>1</sup> I. c. p. 49 et 54.

<sup>2</sup> I. c. p. 13 et 33. Dörpfeld-Reisch, Griech. Theater p. 20. Furtwängler, Aegina p. 56.

loin quelle importance peut avoir cette base pour une détermination plus précise du temple n° III.

Comme pièces d'architecture provenant des parties supérieures de ce temple, on a retrouvé des fragments de corniches avec des oves finement exécutés, et des fragments d'une cymaise avec des têtes de lions crachant de l'eau, de style archaïque<sup>1</sup>. Ces dernières pièces donnent l'impression d'être plus anciennes que les pièces correspondantes provenant du temple des Alcéméonides. Une victoire acrotère rappelle beaucoup celle du trésor de Cnide<sup>2</sup>.

Il faut joindre à cela des restes de sculpture abondants, mais malheureusement très endommagés, provenant d'une frise. La plupart sont des fragments de personnages représentés courant, et en particulier de guerriers en cuirasses de cuir avec épaulettes et lambrequins; on voit aussi des jambes avec jambières. C'était la représentation d'un combat, et nous en avons la meilleure preuve dans un fragment de hanche et de cuisse sur lesquelles vient se poser le pied d'un ennemi. Deux fragments proviennent de personnages à vêtements longs, dont une femme. Au point de vue du style, la disposition des vêtements et des plis rappellent les figures de la frise du trésor de Cnide. On a la même impression en considérant la tête masculine bien conservée, qui est la plus connue<sup>3</sup>. Tout cela paraît être de l'art ionien des années 530—520 ou des années immédiatement suivantes.

Ce temple devait avoir aussi un groupe de fronton, auquel semblent appartenir deux fragments: 1° un fragment d'homme nu dont la partie arrière est complètement exécutée et munie d'un trou de scellement; 2° un fragment de cavalier.

M. Homolle a eu raison de voir dans ce petit temple un trésor<sup>4</sup>. Mais pour arriver à le dénommer „trésor de Phocée“,

<sup>1</sup> Homolle, *Revue de l'Art* X p. 371 fig. 11.

<sup>2</sup> l. c. fig. 13.

<sup>3</sup> l. c. p. 368 planche.

<sup>4</sup> l. c. p. 372.

il est obligé de recourir à un argument bien étrange: Pausanias, dit-il, mentionne une offrande faite par les Massaliotes au temple d'Athéna Pronaia, et à cette occasion il insiste sur leurs origines et sur leur parenté avec les Phocéens (Voir plus haut, au chap. I le texte de Pausanias). Cette insistance n'est-elle pas significative? N'aurait-elle pas sa cause dans une générosité particulière témoignée par les Phocéens et qui aurait fait impression sur Pausanias?

Les prémisses et les conclusions de M. Homolle surprendront fortement tous ceux qui connaissent un peu Pausanias. Tout d'abord la mention des Phocéens n'est nullement détaillée; ils sont tout juste nommés. Mais M. Homolle eût-il raison sur ce point, sa conclusion n'en serait pas moins fausse. En effet on peut affirmer sans crainte que si Pausanias avait vu ou su quelque chose d'un trésor de Phocée, il ne l'eût point passé sous silence ou insinué à mots couverts. Il ne dit rien, tout simplement parce qu'il ne sait rien et que personne ne lui a rien dit. En second lieu Pausanias poursuit toujours un sujet au-delà de ses limites normales. Son livre n'est qu'un amas de digressions, comme celui de son modèle Hérodote. Les Massaliotes se trouvent-ils nommés, il faut bien dire quelques mots de leur origine et de leur destinée. Quoi qu'il eût pu raconter des Phocéens, ses paroles n'eussent jamais proposé au lecteur la moindre énigme à déchiffrer.

Il ne faut donc pas que la dénomination de M. Homolle, si peu exacte et si peu scientifique, passe dans l'usage courant. Sans en tenir compte, nous essayerons, plus tard, quand le moment sera venu, d'éclaircir à notre tour le nom de ce trésor et son histoire.

## VII.

### Le Tholos.

A l'ouest du troisième temple se trouve une construction ronde, un *θόλος*. Il était si célèbre dans les temps anciens

que le Phocéen Theodoros avait écrit sur lui un livre entier. Ce Theodoros, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le sculpteur samien du VI<sup>e</sup> siècle, était sans doute l'architecte lui-même, comme ceux que Vitruve cite à la même occasion<sup>1</sup>.

L'édifice est en marbre pentélique à grain fin. Les fondations sont en poros à la partie inférieure et en calcaire de St Élie à la partie supérieure. Le calcaire conglomérat n'a

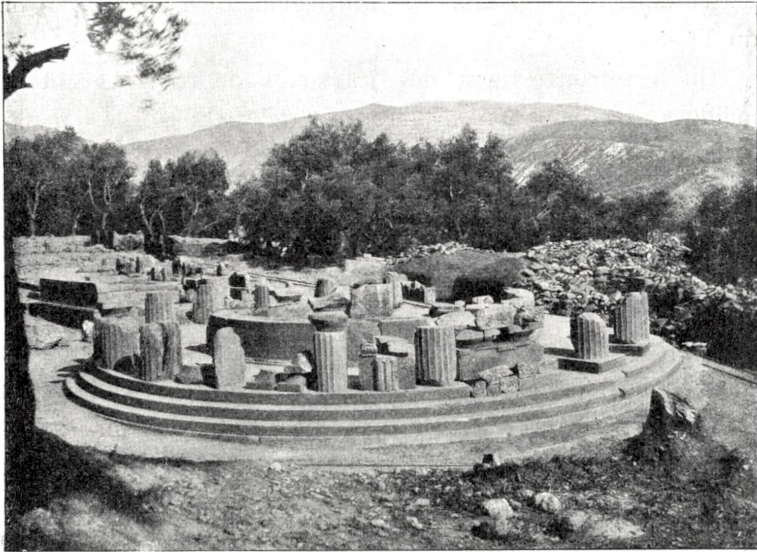


Fig. 12. Le tholos, vu du nord-ouest.

été employé à aucun endroit, ce qui nous fait supposer tout de suite le V<sup>e</sup> siècle comme époque de la construction de l'édifice<sup>2</sup>.

Trois marches conduisent au stylobate; chacune a 0 m. 22 de haut. Elles sont ornées toutes trois d'un listel saillant qui produit un fin effet d'ombre. Les dalles de pavage de la colonnade sont toutes en place et remarquablement conservées.

<sup>1</sup> VII praef.

<sup>2</sup> Pomtow, *Philologus* LXVI 1907 p. 285.

Le péristyle de cette bâtisse ronde est formé de 20 colonnes doriques dont 15 sont encore en place, du moins en ce qui concerne un ou plusieurs tambours. Par la courbe de l'échine et par le rapport de grandeur entre l'échine et l'abaque, les chapiteaux rappellent ceux des colonnes du Parthénon. Hauteur de l'échine 0 m. 13, de l'abaque 0 m. 15; diamètre supérieur de la colonne 0 m. 68. Une construction présentant un chapiteau aussi conforme au canon doit sans aucun doute se placer dans le temps *après* le Parthénon, c'est-à-dire à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

On a retrouvé aussi des fragments de triglyphes et de métopes. La hauteur des blocs des triglyphes est de 0 m. 66, et la largeur du triglyphe est de 0 m. 39. Les métopes étaient ornées de reliefs, mais elles sont maintenant très endommagées. On y avait traité deux sujets: un combat de centaures et un combat d'Amazones. Les figures féminines, qui occupent la place principale dans ces métopes, rappellent par leurs gracieuses draperies transparentes les femmes du fronton du Parthénon et les figures de la balustrade de la Victoire. Un cheval qui se cabre<sup>2</sup> semble une copie de la frise du Parthénon. Au-dessous de la colonnade, sur le mur même de la cella, étaient disposées des métopes plus petites, dont on a également retrouvé des restes. Une femme qui se hâte et dont la course fait voler les plis de la robe rappelle d'une manière frappante la figure d'Athéna du fronton est du Parthénon, telle que nous la connaissons par l'imitation que nous en avons dans le bas-relief d'une fontaine à Madrid<sup>3</sup>. Comme M. Homolle doit parler en détail de ces sculptures, nous nous bornerons à remarquer que leur style aussi bien que celui de l'architecture appartient à une période qui a

<sup>1</sup> Koldewey et Puchstein, Die griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien p. 205.

<sup>2</sup> Homolle l. c. p. 361 fig. 1.

<sup>3</sup> l. c. p. 366 sq. et Revue de l'Art XV p. 5. Collignon, Sculpture grecque II p. 21 fig. 7.

suivi de près la construction du Parthénon. Parmi les autres détails, nous signalerons seulement: des fragments de la „sima“ avec de fines vignettes; des têtes de lions crachant de l'eau; des fragments de tuiles en marbre provenant du toit, et des caissons de marbre de la colonnade, lesquels adoptent la forme ronde de l'édifice.

Les orthostates, qui ont une hauteur de 0 m. 89, sont ornées à la partie inférieure d'un joli kymation, où alternent des feuilles et des boutons de lotus portés par de hautes tiges. Ces orthostates reposent sur un socle en calcaire gris-noir qui a été à tort qualifié de marbre noir par M. Homolle. Cette pierre rappelle surtout le calcaire d'Éleusis, mais elle est plus schisteuse, moins compacte et moins dure. Du péristyle on ne voit de ce socle qu'un mince listel haut de 0 m. 06 et profond de 0 m. 05. Sous la porte, qui est tournée vers le sud comme celle des temples, il n'y a plus de kymation sur les orthostates, mais un simple profil, et le socle est remplacé ici par une mince bordure de niveau avec le dallage de la colonnade. La largeur de la porte du côté de la colonnade est de 2 m. 30. On pénètre dans l'intérieur du tholos en franchissant un seuil élevé de 38 cm.

A l'intérieur, le pavé est seulement un peu plus bas que le seuil; les dalles sont taillées dans le même calcaire gris-noir. Cette pierre a encore servi à construire un socle, haut de 40 cm. à certains endroits, qui court le long de tout le mur et qui a une largeur de 45 cm. Derrière ce socle, c'est-à-dire entre lui et le mur de la chambre, s'étend un autre socle qui remplit tout l'intervalle; il est en blocs de calcaire de St Élie et mesure 0 m. 34 de haut et 0 m. 83 de largeur. Au-dessus de lui se trouvait encore une assise en calcaire de St Élie; il n'en subsiste plus qu'un seul bloc en place. Mais il est certain que cette assise faisait tout le tour de l'édifice; c'est ce que nous montrent non seulement des traces laissées sur le côté intérieur des orthostates, mais aussi des traces de

crampons et des marques de leviers à la surface de l'assise inférieure. La hauteur de cette seconde assise est de 22 cm.; son épaisseur atteint près d'un mètre. A cet endroit le socle en calcaire gris-noir servant de couverture devient plus mince et se trouve creusé de telle sorte que sa partie supérieure est comme une simple plaque de recouvrement, laquelle est aujourd'hui plus ou moins écornée. Mais nous pouvons supposer que le socle en calcaire avait la hauteur totale des assises placées en arrière, autrement dit atteignait 0 m. 56 au-dessus du niveau du plancher. On aperçoit des marques de leviers à la surface du bloc de calcaire de St Élie, qui est encore à sa place en seconde assise. On a donc inséré ici de nouveaux blocs, de sorte que nous devons admettre une troisième assise. Celle-ci a en fait laissé des traces sur le côté intérieur des orthostates, et l'on constate qu'elle avait une hauteur de 22 cm., tout comme la seconde assise. Deux blocs fragmentaires de cette troisième assise gisent maintenant sur le sol à l'intérieur du tholos: ils sont *en marbre* comme l'édifice lui-même. Cette troisième assise, comme l'indiquent les vestiges, couronnait le grand socle mural et formait vraisemblablement en avant, du côté de l'intérieur de la chambre, une corniche saillante au-dessus du socle inférieur en calcaire noir. Nous avons donc à l'intérieur du tholos, tout le long du mur, une balustrade circulaire mesurant en hauteur 0 m. 78 et en largeur un peu plus de 1 m. 28. Vue de l'intérieur de la chambre, cette balustrade a un socle haut de 56 cm. en calcaire noir, et elle est recouverte d'une plaque de recouvrement en marbre de 0 m. 22 de hauteur. Les blocs de calcaire de St Élie forment seulement le noyau invisible. Sur cette balustrade s'élevaient sans doute les petites colonnes corinthiennes qui soutenaient la toiture. On a retrouvé en tout quatre fragments de chapiteaux de colonnes corinthiennes, dont la parenté avec les colonnes corinthiennes du temple de

Phigalie a été déjà indiquée par M. Homolle<sup>1</sup> et plus amplement démontrée ensuite par M. Durm; nous renvoyons à l'article de ce dernier<sup>2</sup>, dont la conclusion principale est que la parenté entre les chapiteaux du temple de Phigalie et ceux du tholos est si étroite qu'il n'est pas possible de placer le premier temple aux environs de 430, en faisant descendre le dernier dans le IV<sup>e</sup> siècle comme le veut M. Homolle. M. Durm propose d'adopter la date assignée par M. Homolle et par suite de ramener au IV<sup>e</sup> siècle le temple de Phigalie. Mais nous avons exposé les raisons qui selon nous obligent à placer dans les dernières années du V<sup>e</sup> siècle l'époque de la construction du tholos; ce sont l'absence du calcaire conglomérat et les ressemblances avec le Parthénon et la balustrade de la Victoire; il nous semble donc que l'on peut sans crainte conserver au temple de Phigalie son ancienne date.

Sur la balustrade il y avait sans doute place non seulement pour des colonnes mais aussi pour des statues, des ex-voto, etc. La combinaison du marbre blanc et du calcaire noir, dont le premier exemple en Attique est fourni par les Propylées, a une ancienneté beaucoup plus grande à Delphes et s'y trouve déjà dans des monuments contemporains des guerres médiques, par exemple dans l'autel de Chios, où trois assises sont en calcaire noir<sup>3</sup>, et dans la stoa des Athéniens, où le stylobate est construit avec la même pierre<sup>4</sup>. Cette même matière a également servi à tailler les deux blocs ronds placés sous le trépied de Platées et dans les bases des princes de Syracuse<sup>5</sup>. Sur ce point Delphes a précédé Athènes.

Les plaques de calcaire du dallage lui-même sont taillés

<sup>1</sup> Revue de l'Art X p. 370.

<sup>2</sup> Oesterr. Jahreshfte IX 1906 p. 287.

<sup>3</sup> Bull. de corr. hell. XX 1896 p. 618.

<sup>4</sup> Haussoullier, Bull. de corr. hell. V 1881 p. 1 sq. Koldewey, Athen. Mitt. 1884 p. 264 sq. Furtwängler, Münchener Sitzungsber. 1901 p. 391 sq. Pomtow, Arch. Anz. XVII 1902 p. 85 sq.

<sup>5</sup> Mélanges Henri Weil (1898) p. 207. (Homolle).



en forme de coin dans la direction du milieu de la chambre. Nous trouvons ici une fosse profonde de plus de trois mètres, construite en moellons de poros. Cette excavation, qui est à peu près carrée à sa partie supérieure, où elle mesure 1 m. 35 en longueur et en largeur, n'a certainement pas été construite en une seule fois: les assises inférieures sont obliques par rapport aux assises supérieures. *Il semble qu'il y ait eu une reconstruction en même temps qu'un léger déplacement.*

A cette fosse appartient un autel rond et creux, en marbre, trouvé dans le voisinage immédiat du tholos<sup>1</sup>. Son diamètre supérieur n'est que de 1 m. 15, mais comme il est sensiblement plus large par en bas, il correspondait bien aux dimensions de la fosse et formait autour d'elle une sorte de balustrade haute de 0 m. 94. La surface extérieure de l'autel est muni de figures en relief: une série de jeunes filles entourant de bandelettes une large guirlande en branches de laurier. Les mêmes figures gracieuses sont reproduites des deux côtés. Elles rappellent par le style les figures féminines que l'on voit sur le mausolée d'Halicarnasse<sup>2</sup>. L'autel remonte certainement au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr. et se trouve être ainsi un peu plus récent que le tholos lui-même.

Ce βόθρος avec son autel creux au milieu du tholos est complètement passé sous silence par M. Homolle, et du reste il n'a attiré l'attention de personne. Pourtant il semblerait qu'il dût être de la plus grande importance pour comprendre la destination du tholos.

Le tholos est le plus facile à reconnaître dans l'énumération des temples d'après les premières fouilles de 1838<sup>3</sup>. Laurens y voyait le temple même d'Athéna Pronaia, et Ulrichs adoptait cette hypothèse parce que l'architecte du tholos était célèbre. Pausanias parle, il est vrai, d'un pronaos

<sup>1</sup> Revue de l'Art XV p. 17 sq.

<sup>2</sup> Collignon, Sculpture grecque II p. 340 fig. 174.

<sup>3</sup> Ulrichs, Reisen und Forschungen p. 263.

dans le temple d'Athéna Pronaia, mais d'après Ulrichs ce pronaos serait un portail soutenu par des colonnes comme celui du Panthéon à Rome. Il est inutile de discuter cette opinion, maintenant que nous avons une vue d'ensemble des temples de Marmariá et que nous pouvons déterminer avec certitude le véritable temple de Pronaia.

## VIII.

### Tropaion.

Au sud du second et du troisième temple et en contre-bas se trouve une grande base rectangulaire en blocs de poros, mesurant 3 m. 43 × 2 m. 38. C'était peut-être une partie du soubassement d'un grand tropaion en bronze, lequel avait été élevé pour rappeler l'échec infligé aux Perses à cet endroit. Hérodote ne parle pas de ce tropaion, mais Éphore le mentionne, indique son emplacement comme étant *παρὰ τὸ τῆς Προναίας Ἀθηνῶς ἱερόν*, et cite l'épigramme du socle<sup>1</sup>. M. Pomtow en conclut avec raison que ce monument n'est pas antérieur à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Déjà Bergk avait proposé de le placer dans la période intermédiaire entre Hérodote et Éphore (donc avant le milieu du IV<sup>e</sup> siècle). Je me borne à signaler ce problème en passant, car je ne puis apporter aucune preuve d'une relation quelconque entre ce tropaion et la grande base.

## IX.

### Le quatrième temple de Marmariá: le temple d'Athéna Pronaia.

Le quatrième et dernier temple que signale Pausanias est expressément désigné par lui comme étant celui d'Athéna Pronaia. Ses ruines ont été retrouvées à l'extrémité ouest de la terrasse de Marmariá. C'est un temple prostyle mesurant 11 m. 55 × 22 m. 60, avec quatre colonnes doriques sur

<sup>1</sup> Diodore XI 14.

<sup>2</sup> Jahrb. für Philol. 1884, I p. 229 et 241.

le front et deux colonnes ioniques dans le pronaos. L'entrée est au sud comme dans tous les temples de Marmariá, et il n'y a pas d'opisthodomé.

C'est la seule construction de Marmariá qui ait des fondations en conglomérat. Cette considération suffit à nous faire dater ce temple du IV<sup>e</sup> siècle au plus tôt; c'est donc le plus récent des quatre. Le temple lui même est construit en calcaire de St Élie. La médiocrité des matériaux et la médio-



Fig. 13. Le temple d'Athéna Pronaia.

crité de l'ensemble du prostyle témoignent de conditions pécuniaires défavorables. Sur beaucoup de moellons le bossage subsiste encore; on n'a donc pas eu le temps ni les moyens d'achever complètement le travail.

Cette ruine est en très mauvais état. Cependant les fragments qui gisent dispersés autour des fondations sont suffisants pour la détermination de certains détails. Le diamètre des colonnes doriques immédiatement au dessous du chapiteau est de 0 m. 78. L'échine a un profil tendu et mesure 0 m.

16 de hauteur; l'abaque est remarquablement bas (0 m. 135). La hauteur des blocs des triglyphes n'est que de 0 m. 62 (comparez les mesures données ci-dessus pour la tholos). La largeur des triglyphes est de 0 m. 42; ils se rapprochent donc beaucoup plus de la forme carrée que ceux de la tholos.

Aucune des métopes n'est décorée, ce qui est encore un indice de pauvreté. On a conservé aussi des restes des colonnes ioniques et des antes correspondants dans le pronaos, ainsi que de la pointe du fronton.

On voit encore dans le pronaos un appareil de pavage haut de 0 m. 81, fait avec des blocs de conglomérat disposés en deux assises; au-dessus, deux dalles en calcaire de S<sup>t</sup> Élie sont encore en place. Les rangs de blocs de la substruction sont remarquablement rapprochés: l'intervalle maximum entre eux est de 43 cm.; vers les coins ils sont complètement collés les uns aux autres. C'est à un de ces coins que devait se trouver la grande statue de bronze mentionnée par Pausanias, qui avait été élevée par les Massaliotes et qui surpassait par ses dimensions l'image sacrée du temple.

Dans la cella même l'appareil inférieur du carrelage a disparu. En revanche il y a en arrière, contre le mur septentrional, de grandes fondations d'un caractère tout particulier. La couche inférieure est une simple terrasse amoncelée devant le mur nord; sur cette terre est disposée une assise de blocs en conglomérat. Ce genre de fondation primitive, en terre recouverte de blocs de bases, ne se retrouve, à ma connaissance, que dans le second temple d'Apollon à Délos (en comptant à partir du nord). Elle supporte un banc en calcaire de S<sup>t</sup> Élie, recourbé aux extrémités, qui se terminent par des consoles saillant de 20 cm. en avant. La largeur du banc, comptée d'une console à une autre, est de 5 m. 20, soit à peu près la même largeur que celle de la cella. Ce banc, ainsi que toutes ses fondations, est tout à fait indépendant du mur septentrional du temple et ne se raccorde nulle

part avec lui. Plusieurs circonstances nous prouvent que c'est bien là un banc et non une base de statue, comme le pensait M. Homolle<sup>1</sup> : par exemple les consoles se continuent par une moulure qui court le long du côté nord et qui était pourtant destinée à être vue. Derrière elle se voient des marques de crampons, qui proviennent certainement d'un dossier élevé ou d'une balustrade dont l'épaisseur était de 90 cm. environ. En revanche sur le siège même du banc on ne trouve aucune trace ni de crampons ni de tout autre dispositif ayant pour objet d'assujettir une grande statue. C'est évidemment une espèce d'exèdre. La disposition même des consoles nous montre que l'assise de conglomérat du fondement inférieur, qui fait saillie devant le banc, a été visible autrefois ; en effet ces consoles pénètrent complètement jusqu'à cette couche inférieure et il est impossible d'admettre que la dite couche ait été recouverte ici d'une autre assise en calcaire de St Élie. Cette assise forme donc le sol situé devant l'exèdre, et elle est également dépourvue de marques de scellement. On peut s'étonner que le pavé du pronaos étant en calcaire de St Élie, nous ayons ici dans la cella une portion de plancher en matériaux aussi pauvres. Il se peut que toute l'exèdre soit postérieure au temple lui-même. En tout cas un fait est certain, c'est qu'il n'y a pas de base pour l'image sacrée du temple ; mais cette statue a dû s'élever plus en avant dans la cella, tournant le dos à l'exèdre. Celle-ci était-elle destinée à recevoir des ex-voto ? Je ne connais rien d'analogue dans les autres temples. Ou bien ce temple a-t-il été transformé à l'époque romaine et adapté à un autre usage ? Les exèdres, on le sait, trouvaient leur emploi dans les locaux où se rendait la justice et dans d'autres édifices publics<sup>2</sup>. Mais alors cette transformation a dû avoir lieu *après* l'époque de Pausanias.

<sup>1</sup> Revue de l'Art X p. 365.

<sup>2</sup> Daremberg-Saglio v. c. p. 882.

Dans la harangue pseudo-démosthénienne contre Aristogiton<sup>1</sup> nous voyons signalés le temple de la „grande et bonne déesse“ Athéna Pronoia et immédiatement après le temple d'Apollon à Delphes, qui est mentionné comme grand et magnifique. Frazer a interprété à tort ces qualificatifs comme s'appliquant aussi au temple d'Athéna<sup>2</sup>. Celui-ci était précisément petit et pauvre. En ce qui concerne les noms de Pronaia et de Pronoia, Eschyle, Hérodote et les inscriptions de Delphes même<sup>3</sup> témoignent que le premier de ces deux noms („qui est devant le temple“, — comprenez: devant le temple d'Apollon) est le plus ancien, tandis que Pronoia, qui signifie „Providence“, résulte d'une pieuse étymologie populaire. Poseidon s'appelait aussi à Delphes *πρόνσεως*, sans doute parce qu'il avait un autel dans le pronaos même du temple d'Apollon. A Thèbes, Athéna et Hermès étaient tous deux appelés *προνάιοι*<sup>4</sup>.

## X.

### L'habitation des prêtres et l'héroun de Phylacos d'après la théorie de M. Homolle.

A l'ouest du temple d'Athéna Pronaia, tout à l'extrémité de la terrasse, se trouvent les restes d'une construction ancienne, qui fut abattue au plus tard lors de la construction du temple: le mur du temple a coupé une partie du mur oriental de cette bâtisse. Celle-ci se compose de deux chambres avec un long vestibule commun. La pierre employée est partout le poros. Tout en bas se trouve un fondement en blocs bruts; viennent ensuite des orthostates, qui ne sont régulièrement taillés qu'aux angles de l'édifice et sur la façade (au sud). Sur les deux côtés les orthostates sont formés de blocs polygonaux disposés en deux assises. Le même mode

<sup>1</sup> Dem. Orat. XXV par. 780.

<sup>2</sup> Frazer, Pausanias V p. 251.

<sup>3</sup> Eschyle, Eum. v. 21. Hérodote I 92. VIII 37 et 39.

<sup>4</sup> Frazer l. c.

de construction se retrouve dans tous les murs intérieurs de la bâtisse. Rien n'est resté de la partie supérieure (car la corniche, — un coin de fronton, — que représente notre gravure, appartient au temple d'Athéna Pronaia). M. Homolle a conclu avec raison que les murs supérieurs étaient en

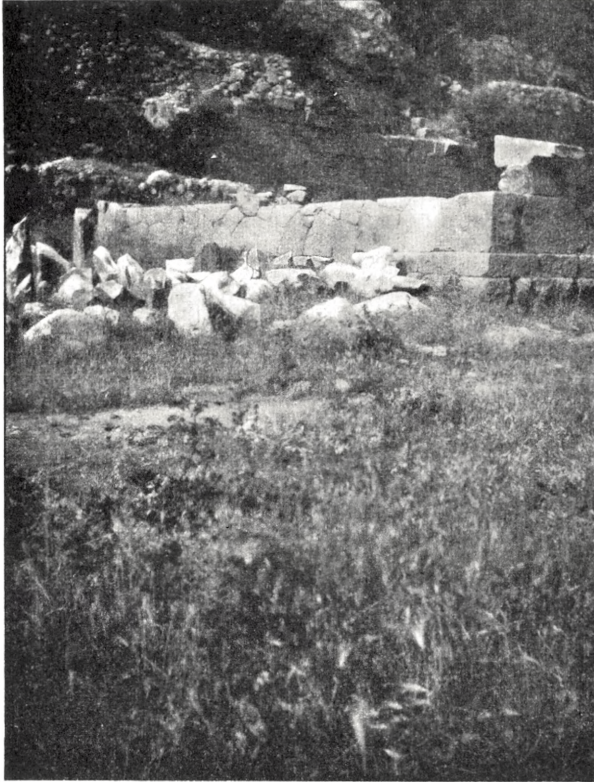


Fig. 14. L'habitation des prêtres (vue du sud-ouest).

brique séchée au soleil, comme dans le temple d'Héra à Olympie. Tout ce mode de construction, avec des orthostates polygonaux supportant des murs d'argile, indique une antiquité reculée. M. Homolle a désigné cette bâtisse sous le nom d'„habitation des prêtres“. Nous allons voir combien cette dénomination est inexacte.

„Immédiatement auprès du temple d'Athéna Pronaia“, nous dit Pausanias, „se trouve le téménos du héros Phylacos“. Hérodote s'exprime avec plus de précision (VIII, 39): „Phylacos a son téménos *sur le bord même de la route*, au-dessus du temple d'Athéna Pronaia“. M. Homolle a utilisé ces deux témoignages, et il pense avoir retrouvé les ruines de l'ἡρώων sur la petite plate-forme située au-dessus du

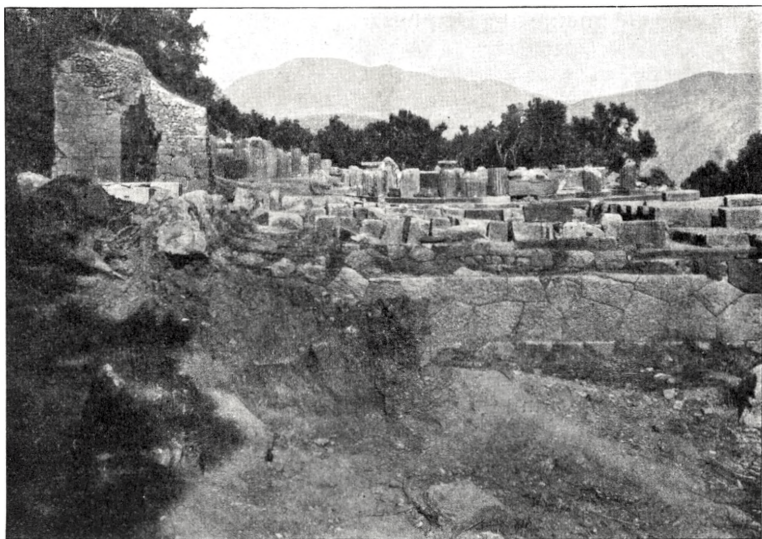


Fig. 15. Le côté ouest de l'habitation des prêtres.

temple I, et qui est limitée au sud par le mur de soutien polygonal du côté nord. „En effet, de la voie sacrée un rameau se détache, et gravissant une terrasse qui domine et protège le temple de tuf, atteint deux petits édifices, un trésor, un héroon“<sup>1</sup>. C'est là une traduction bien libre de ces mots d'Hérodote: *παρ' αὐτῶν τῆν ὁδόν*.

Les deux édifices mentionnés par M. Homolle n'ont laissé que de faibles traces. Les fondations sont des plus primitives: des blocs de poros avec remplage en terre. L'édifice occi-

<sup>1</sup> Revue de l'Art X p. 375.



dental, qui est le mieux conservé, et qui avait un vestibule, mesure 4 m. 80  $\times$  3 m. 90; ses murs n'ont que 0 m. 45 d'épaisseur. L'autre bâtisse mesure environ 7 m. de long et 6 m. de large et a des murs aussi misérables. On n'a jamais construit de la sorte aucun héroon ni aucun trésor (du reste un édifice de cette dernière catégorie n'a été l'objet d'aucune mention). Ce sont les restes de maisons particulières fort médiocres comme nous en connaissons par les fouilles opérées dans la ville même de Delphes.

## XI.

### Les „énigmes de Marmariá“.

Nous venons d'énumérer les monuments de Marmariá, en donnant — comme dans une esquisse rapide, — une idée de leur style, et nous avons essayé de déterminer leur date. Il nous reste à retrouver les édifices énumérés par Pausanias et à tâcher de concilier les textes anciens avec les ruines mises au jour.

M. Homolle compte quatre temples, parmi lesquels le tholos. L'accord apparent avec Pausanias tient seulement à ce que M. Homolle prend le temple n° II pour un grand autel et par suite ne le fait pas entrer en ligne de compte.

MM. Diels et v. Prott, qui ont démontré l'erreur de M. Homolle sur ce point (voir plus haut, chap. V), admirent que les temples I et II se trouvaient tous deux en ruines et que les débris de leurs murs étaient mêlés en un tas, de telle sorte que Pausanias a pu croire que ces débris provenaient d'un temple unique. M. Pomtow a rejeté avec raison cette explication et a soutenu en même temps que la tholos ne doit pas entrer en ligne de compte, car Pausanias n'aurait jamais pu la désigner sous le nom de *ναός*: c'est tout à fait contraire à ses habitudes de langage, comme nous pouvons le constater notamment lorsqu'il mentionne la tholos élevée sur la place de Sparte et où se trouvaient les statues de

Zeus et d'Aphrodite: ici l'auteur eût pu être tenté de se servir du mot *ναός*; mais Pausanias emploie expressément le terme d'*οἰκόδογμα*<sup>1</sup>. M. Pomtow s'en tient donc aux quatre temples indiqués par nous et il admet du reste la désignation proposée par M. Homolle pour l'héoon de Phylacos<sup>2</sup>. En plus de cette erreur, il laisse sans explication le fait que Pausanias n'a pas mentionné la tholos.

M. Graef avait essayé, il y a longtemps déjà, de démontrer que la tholos était l'héoon de Phylacos. Mais il fut combattu par MM. Wilamowitz et Pomtow; ceux-ci soutenaient qu' Hérodote ayant déclaré que le téménos de Phylacos se trouvait au-dessus du temple d'Athéna Pronaia, cela suffisait pour infirmer l'hypothèse de M. Graef<sup>3</sup>. On s'inclina devant cette raison: tel est le cas pour M. Pfuhl, qui trouve cependant l'hypothèse bien séduisante, „aber den vorliegenden Tatsachen gegenüber kaum aufrecht zu erhalten“<sup>4</sup>. En revanche il semble admettre que la tholos est le troisième temple nommé par Pausanias, celui qui contient les statues d'empereurs romains.

Si l'on veut résoudre cette „énigme“, il faut tout d'abord se poser la question suivante: *Hérodote et Pausanias ont-ils vu les mêmes édifices sur cette terrasse?*

Or à cette question *les monuments eux-mêmes répondent: Non.*

Hérodote a vu le vieux temple d'Athéna, — temple n° I, — plus le temple n° III, et probablement aussi le n° II. *Mais il ne peut avoir vu ni la tholos ni le temple n° IV,* pour la bonne raison que tous deux sont postérieurs au temps où il vivait. Par contre il est vraisemblable qu'il a vu aussi la construction ancienne que M. Homolle a appelée „l'habitation des prêtres.“

<sup>1</sup> Paus. III 12,11. Cf. Amer. Journ. 1893 p. 410 sq.

<sup>2</sup> Berl. philol. Wochenschrift 1906 p. 1182. Klio VI 1906 p. 121 note 2.

<sup>3</sup> Arch. Anz. 1902 p. 86.

<sup>4</sup> Athen. Mitt. XXX 1905 p. 368.

Dès lors il ne saurait être douteux qu'en parlant du temple d'Athéna Pronaia Hérodote ait eu en vue notre temple n° I, lequel était en ruines à l'époque de Pausanias. Il n'y a aucune raison, nous l'avons vu, pour appeler cet édifice „temple d'Ergané“, comme le fait M. Homolle. Les inscriptions et les autels donnent à Athéna de nombreux surnoms, mais tous leurs témoignages concordent à nous prouver que dans la période la plus ancienne le culte d'Athéna avait là son centre. Et c'est cette Athéna qui par sa position par rapport au temple d'Apollon a reçu le surnom de Pronaia. M. Homolle le reconnaît lui-même, lorsqu'il oriente l'héron de Phylacos d'après ce temple.

Quelles sont les expressions d'Hérodote? „*Φυλάκων [τέμενος] μὲν παρ' αὐτὴν τὴν ὁδὸν καθύπερθε τοῦ ἱεροῦ τῆς Προνηίης.*“

Nous savons par où passait de son temps „la route même“; elle *montait*, au sud des temples I et II, vers le téménos d'Apollon. Si nous nous représentons le téménos de Phylacos comme situé à l'endroit où fut ensuite établi le tholos, nous nous trouvons d'accord avec l'expression d'Hérodote: „au-dessus du temple d'Athéna et le long de la route.“ Car les petits temples nos II et III sont de simples „trésors“, trop insignifiants pour servir de points de repère dans une orientation. Or nous avons montré que le *βόθρος* situé au milieu de la tholos était *plus ancien* que la tholos elle-même. J'admets que cette fosse est l'ancien centre du téménos de Phylacos, sur lequel on construisit la tholos peu de temps après Hérodote.

Tout est changé au temps de Pausanias. L'ancien temple de Pronaia est en ruines et Pausanias ne sait rien de sa destination. Le temple d'Athéna Pronaia est maintenant le temple n° IV, qui est situé *au-delà* de la tholos et du téménos de Phylacos. C'est pourquoi Pausanias ne s'accorde pas avec Hérodote et ne dit pas: *καθύπερθεν*, mais: *πρὸς δὲ τῷ ἱερῷ τῆς Πρ.*, etc. . . .

Pausanias n'aurait pu s'exprimer de la sorte si l'héoon de Phylacos s'était trouvé à l'endroit où le place M. Homolle, c'est-à-dire sur la terrasse éloignée à l'est. Qu'on prenne pour point de départ Hérodote ou Pausanias, l'opinion de M. Homolle est également insoutenable. Mais si nous plaçons le téménos de Phylacos autour de la tholos, les deux témoignages se trouvent d'accord.

Pausanias nomme les quatre temples à la file et signale ensuite le téménos de Phylacos près du dernier temple; s'il ne mentionne pas la tholos, c'est-à-dire l'édifice à coupole construit au-dessus de la fosse du héros, cela peut venir ou bien de ce que cet édifice était écroulé à cette époque, ou bien tout simplement de ce qu' Hérodote, le modèle de Pausanias, ne mentionne que le téménos.

Ainsi donc au temps d'Hérodote le temple d'Athéna Pronaia s'élevait dans la partie orientale de la terrasse; plus à l'ouest, autrement dit plus haut dans la direction du téménos d'Apollon, se trouvait le téménos de Phylacos. L'ancien temple de Pronaia fut détruit à la fin du V<sup>e</sup> siècle ou au commencement du IV<sup>e</sup> par un tremblement de terre et par l'écroulement de quartiers de falaises. On ne songea pas à le relever et au IV<sup>e</sup> siècle on construisit à l'ouest du téménos de Phylacos et du tholos, — lequel avait été bâti dans l'intervalle, — le nouveau temple, petit et modeste, d'Athéna Pronaia.

Mais cette transformation supposait la suppression de l'ancienne bâtisse située vers l'ouest et dite „habitation des prêtres.“ Un coup d'œil jeté sur les ruines suffit à nous convaincre de la fausseté de cette dénomination. Nous connaissons avec quelque certitude une maison de prêtres, à savoir la bâtisse appelée *θηρολόων* à Olympie: elle comprenait, dans son état primitif, huit chambres groupées autour d'une cour, plus un jardin par derrière. Le *πώριος οἶκος* de Délos a eu vraisemblablement aussi la même destination et se

compose d'une cour sur laquelle donnent plusieurs salles de dimensions variées<sup>1</sup>. Une chose est certaine en tous cas, c'est qu'une habitation de prêtres doit ressembler dans ses grandes lignes à une maison d'habitation ordinaire.

Or le presbytère de M. Homolle, avec ses deux salles de grandeur égale et son vestibule commun, n'a rien à voir avec le plan d'une maison grecque. Par contre il offre une ressemblance frappante avec une construction d'Olympie, à savoir l'ἡρώων<sup>2</sup>. Cette construction carrée comprend elle aussi un vestibule et deux pièces carrées d'égale grandeur. Dans l'une d'elles se trouve un autel (ἑσχάρα) et l'autre renferme une chambre circulaire de 8 m. de diamètre — l'ἡρώων proprement dit — dans laquelle est l'autel du héros, en terre, recouvert d'un enduit de chaux; la destination de l'édifice est assurée par une inscription. L'héroun d'Olympie avait, comme notre construction delphique, des murs d'argile avec des poutres formant clayonnage; ces murs s'élevaient sur de bas orthostates en pierre. Les blocs supérieurs des orthostates ne présentent pas à leur surface de traces de crampons, mais de minces excavations destinées à fixer les poutres en bois de la première assise („Zur Einlassung von Holzdübeln; die glatte Hälfte der Flächen diente als Aufleger für die Holzschwellen“). Cette disposition est très archaïque, elle se retrouve dans les blocs provenant de la remarquable bâtisse ronde qui a été trouvée dans les fondations du trésor de Sicyone à Delphes et qui a été par conséquent *détruite* au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-Chr.<sup>3</sup>. De même le trésor de Mégare à Olympie, qui est du VI<sup>e</sup> siècle, présente en plusieurs endroits des mortaises analogues au lieu de trous de scellement<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Homolle, Rapport sur une mission arch. dans l'île de Délos. Paris 1887 p. 4.

<sup>2</sup> Sur le Théokoléon et l'Héroun cf. Olympia II p. 105 sq. Paus. V 15,8.

<sup>3</sup> Mentionnée par Pomtow, Berl. philol. Wochenschrift 1906 p. 1178.

<sup>4</sup> Olympia I Tf. XXXVIII et texte II p. 52.

L'héroun d'Olympie appartient vraisemblablement au VI<sup>e</sup> siècle et non au V<sup>e</sup>, comme le pense M. Pfuhl, et se trouve donc contemporain de la bâtisse delphique.

Ainsi nous constatons dans l'héroun d'Olympie la réunion de deux traits: 1<sup>o</sup>) les deux salles avec vestibule commun; 2<sup>o</sup>) la construction ronde, — imitation des anciens tombeaux à coupole, qui s'est conservée dans le culte des héros pour des raisons faciles à comprendre<sup>1</sup>. La construction ronde ou à coupole s'élève à l'intérieur d'une des chambres, et elle devait enfermer également un *βόθρος*; celui-ci était fort exposé à s'effondrer et à disparaître complètement, comme on peut le voir par l'exemple du Pelopéion d'Olympie, où Pausanias signale expressément un *βόθρος* qui n'a pas été retrouvé<sup>2</sup>. Il se peut que souvent ces fosses aient été simplement creusées sans être maçonnées comme dans la tholos de Delphes.

Nous connaissons encore une construction faite sur le même plan que celle de Delphes: c'est une ruine située sur l'acropole d'Athènes, au nord-ouest de l'Erechteion. Lolling y voyait sans raison la chalcothèque<sup>3</sup>. Pfuhl a fait remarquer la ressemblance de cette construction avec l'héroun d'Olympie; il propose de la dénommer „l'héroun de Pandion.“<sup>4</sup> D'après les inscriptions, cet héroun devait se trouver sur l'Acropole, et on est tenté en effet d'en chercher l'emplacement à cet endroit, du côté nord, dans le voisinage de l'ancien Hécatompédon<sup>5</sup>.

Dès lors nous pouvons supposer avec beaucoup de vraisemblance que la curieuse bâtisse de Marmariá, qui fut détruite lors de la construction du temple n<sup>o</sup> IV ou avant cette construction, n'est autre que l'ancien héroun de Phylacos, la

<sup>1</sup> Pfuhl, Athen. Mitt. XXX 1905 p. 366.

<sup>2</sup> Paus. V 13,1. Hitzig-Blümner: Pausanias II, I, p. 357.

<sup>3</sup> Judeich, Topographie von Athen p. 224.

<sup>4</sup> Göttingische gelehrte Anzeigen 1907 p. 476.

<sup>5</sup> C. J. A. II 553,8; cf. 558,9 sq.; 559,13 sq. Judeich l. c. p. 225.

demeure du héros, tout près de laquelle se trouve un téménos avec un *βόθρος*. Celui-ci, qui est proprement le lieu du culte et qui dès les temps les plus anciens est déjà enclavé à Olympie dans l'héroun lui-même, ne reçoit que plus tard à Delphes sa rotonde protectrice. Le *βόθρος* est le plus sûr indice du culte d'un héros<sup>1</sup>. On a trouvé près de l'Asclépiéion d'Athènes un *βόθρος* muré, rond, octogonal à sa partie supérieure, et M. Judeich y voit avec raison une fosse à offrandes<sup>2</sup>. Asclépios est considéré et désigné par Apollon de Delphes comme un héros<sup>3</sup>. On a trouvé à Délos en 1906 un *βόθρος* indépendant avec son *ὀπή* (barrière ronde qui entourait l'ouverture), dédié à l'ancêtre (*τριτοπύτωρ*) de la célèbre famille délienne des Pyrrhacides. Pausanias mentionne une fosse avec *ὀπή* sur la tombe du héros Xantippe à Daulis en Phocide<sup>4</sup>.

La tholos que l'on construisit à Delphes, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, au-dessus du *βόθρος* de Phylacos, qui primitivement ne devait avoir d'autre clôture que son *ὀπή*, est la plus ancienne que nous connaissons dans le monde grec. Un peu plus récente est la tholos d'Épidaure, dont la destination doit s'expliquer naturellement par le caractère héroïque d'Asclépios<sup>5</sup>. Aux alentours de 340—330 se place le Philippéion d'Olympie, qui est beaucoup plus modeste que la tholos de Marmariá; lui aussi avait à l'intérieur une haute balustrade circulaire qui, suivant Pausanias, servait de base à des statues chrysléphantines; ici non plus il n'y a pas de traces de fosse<sup>6</sup>. Le Philippéion n'est que partiellement un héroun; il faut le regarder plutôt comme un monument de famille, à la manière

<sup>1</sup> Rohde, *Psyche* 3 I p. 35 note 2. Stengel: *Griech. Kultusaltert.* 1898 p. 17. Cf. Paus. IX 18,4.

<sup>2</sup> *Topographie* p. 369.

<sup>3</sup> Pfuhl l. c. p. 369. Cf. le culte des Cabires, Stengel l. c.

<sup>4</sup> Paus. X 4,10.

<sup>5</sup> Holwerda, *Rhein. Mus.* 1904 p. 352. Pfuhl l. c.

<sup>6</sup> *Olympia* II p. 128 sq. Paus. V 20, 9—10.

du monument de Daochos à Delphes, qui est de la même époque<sup>1</sup>. Mais on a conservé la forme de la tholos provenant du culte des héros, et la théorie de M. Adler d'après laquelle le Philippéion devrait, s'il était un héroon, avoir son entrée à l'ouest et non au sud<sup>2</sup>, est contredite par notre tholos de héros à Delphes, laquelle a son entrée au sud pour des raisons pratiques.

On ne peut pas savoir au juste si l'ancien héroon de Phylacos avec le vestibule et les deux salles a subsisté pendant quelque temps auprès du tholos, mais ce n'est pas invraisemblable. Car c'était la demeure du héros; d'autre part la tholos, qui est probablement un hommage un peu tardif offert au héros Phylacos en reconnaissance de ses services pendant les guerres médiques, constitue le monument visible élevé sur la tombe du héros. Les deux monuments peuvent fort bien se concilier à l'intérieur du téménos de ce même héros. En revanche le vieux héroon disparaît au moment où, après la destruction de l'ancien temple d'Athéna Pronaia, on édifie le nouveau temple un peu plus à l'ouest, sur le terrain jusque-là consacré au héros Phylacos. Ce temple n'est pas seulement composé de matériaux médiocres, — ceci pourrait s'expliquer par le fait qu'il a dû être construit dans les mauvaises années du IV<sup>e</sup> siècle, pendant qu'on bâtissait aussi le nouveau temple d'Apollon après la destruction de l'ancien en 373<sup>3</sup>, — mais il est si étroit, si exigü, que l'on suppose involontairement le manque de place et un terrain parsemé d'obstacles de tous côtés.

Nous pouvons donc en toute sécurité appeler le temple n<sup>o</sup> I, ancien temple d'Athéna Pronaia; la tholos, tombe du héros Phylacos; le temple n<sup>o</sup> IV, nouveau temple d'Athéna

<sup>1</sup> Homolle, B. C. H. XXIII 1899 p. 421.

<sup>2</sup> Olympia II p. 133.

<sup>3</sup> Frazer, Pausanias V p. 329 sq. Dittenberger, Sylloge 140. Bourguet, B. C. H. XXII 1898 p. 308 sq. Voir surtout Bourguet, Administration financière du sanctuaire pythique. Paris 1905. p. 36 sq. et 100.



Pronaia; et „l'habitation des prêtres“, héroon de Phylacos. Restent les temples n<sup>os</sup> II et III.

## XII.

### Désignation des temples n<sup>os</sup> II et III.

Dans son traité sur la Politique, Plutarque mentionne une *σάσις* à Delphes, autrement dit une querelle de famille entre Cratès et Orsilaos, qui se termina par la perte des deux adversaires<sup>1</sup>. Cratès et ses complices firent précipiter dans un abîme, sans autre forme de procès, Orsilaos et son frère et tuèrent plusieurs de leurs parents et amis, qui étaient entrés en suppliants chercher un asile dans le temple d'Athéna Pronaia. La „vendetta“ ayant pris ensuite de l'extension, les habitants de Delphes tuèrent Cratès et ses gens et forcèrent sa famille à payer une amende expiatoire pour le meurtre commis dans le sanctuaire. Avec cette somme furent construits „les temples inférieurs“, *οἱ κάτω ναοί*. L'événement est placé entre 550 et 540.

Ulrich Köhler identifiait déjà *οἱ κάτω ναοί* avec les temples situés dans le téménos d'Athéna Pronaia, que l'on ne connaissait encore que par les fouilles de Laurens<sup>2</sup>. M. Pomtow, après avoir repoussé cette hypothèse, l'adopta par la suite et la combina avec de nouvelles observations<sup>3</sup>. On se trouve en effet facilement amené à chercher ces temples à l'endroit indiqué, puisque c'était Athéna Pronaia qu'il s'agissait d'apaiser. M. Pomtow fait remarquer en outre quelques fragments de tables de pierre trouvés à Marmariá et contenant des quittances de fermage („Pachtquittungen“). Nous y voyons énumérés une série d'individus auxquels sont loués à ferme un certain nombre de maisons et de terrains spécifiés en détail. Le compte des sommes recueillies était fourni aux

<sup>1</sup> Praec. regend. reipubl. 32. 825 B.

<sup>2</sup> Rhein. Mus. für Philol. LIII. 1898 p. 485 sq.

<sup>3</sup> Klio VI. 1906 p. 104 sq.

*ταμίαι*. Ces inscriptions appartiennent au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-Chr., et à cette époque les *ναοποιοί* constituaient l'administration financière ordinaire de Delphes. Les *ταμίαι* étaient une administration fiscale instituée par les Amphictyons; ils furent établis en 339—338 pour gérer les importantes amendes que l'on perçut chez les Phocéens après la guerre sacrée et qui, depuis l'année 343, — date où elles furent imposées pour la première fois, — s'étaient élevées au chiffre de 300 talents. Ces amendes ayant cessé d'être perçues en 327—326, les *ταμίαι* disparurent du même coup<sup>1</sup>. Les inscriptions découvertes à Marmariá appartiennent donc à une période comprise entre 338 et 326. M. Pomtow les place en 332—331, et selon lui elles concernent seulement les propriétés acquises avec l'argent payé comme amende par les Phocéens.

M. Pomtow part ensuite de ce fait, — du reste pas entièrement sûr, — que les tables de pierre en question ont été découvertes près des temples II et III et avaient été exposées autour de ces temples. Il admet que ces deux temples sont les *χάτω ναοί* mentionnés par Plutarque, lesquels furent construits après la grande *στάσις* et le sacrilège du VI<sup>e</sup> siècle, et que par la suite l'usage s'établit d'exposer autour d'eux des inscriptions relatives à de nouvelles *στάσεις*: ainsi s'expliquerait la trouvaille des quittances de fermage à cet endroit, car elles se rapportent à la réparation pécuniaire de la plus grande *στάσις* du IV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Ce genre de démonstration m'inspire beaucoup de défiance. Le contraste entre la vendetta Cratès-Orsilaos et la guerre sainte du IV<sup>e</sup> siècle, incomparablement plus vaste, apparaît avec trop de netteté pour qu'on puisse placer les deux faits sur le même plan. Dans le premier cas c'est Athéna Pronaia seule qui est offensée, et l'offense doit se réparer dans le sanctuaire de cette déesse. Dans la grande guerre sainte,

<sup>1</sup> Bourguet, Administration financière du sanctuaire pythique, p. 110 sq.

<sup>2</sup> Pomtow l. c. p. 118 sq.

une violence a été commise contre Apollon lui-même et contre sa propriété, et c'est pourquoi les inscriptions relatives à la réparation devraient, semble-t-il, trouver place dans le téménos d'Apollon. Il nous faut des preuves plus convaincantes pour admettre que toutes les offenses faites aux dieux delphiens, que toutes les *στάσεις* en général avaient leurs témoignages épigraphiques concentrés autour du sanctuaire d'Athéna Pronaia. Les tables de pierre mentionnées plus haut ne concernent pas nécessairement les amendes provenant de la guerre sacrée et ne paraissent pas en fait les concerner, car le revenu total de toutes les propriétés qui s'y trouvent énumérées ne dépasse pas un demi-talent par an, ce qui serait une rente bien faible pour les grosses sommes perçues. Il semble bien qu'il s'agisse ici d'un compte moins important qui, pour une raison ou pour une autre, avait été confié à la gestion des *ταμίαι*.

Le récit de l'affaire Cratès-Orsilaos est en lui-même suffisamment authentique; il provient de notre meilleure source relative à Delphes et il est confirmé par Aristote, autre connaisseur en fait d'histoire de Delphes<sup>1</sup>. Mais que veut dire l'expression *οἱ κάτω ναοί*? Köhler comprenait par là tous les temples de Marmariá excepté celui d'Athéna Pronaia. Mais cela est impossible pour des raisons historiques, car tous ces temples devraient alors avoir été édifiés assez peu de temps après la vendetta du VI<sup>e</sup> siècle. M. Pomtow est d'avis qu'il s'agit des temples II et III et que l'un a été payé avec l'argent de la famille de Cratès, l'autre avec celui de la famille d'Orsilaos<sup>2</sup>. Mais ceci aussi est insoutenable. D'abord c'est seulement la famille de Cratès qui fut punie; et en second lieu les deux temples ne sont pas contemporains: le n<sup>o</sup> III est du VI<sup>e</sup> siècle et le n<sup>o</sup> II est beaucoup plus récent et date du V<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Pol. V 3.

<sup>2</sup> Berl. philol. Wochenschrift 1906 p 1182.

Le temple où fut perpétré le crime à expier n'est pas le temple n° I, autrement dit l'ancien temple de Pronaia, car il n'était pas, — ainsi que nous l'avons vu, — de beaucoup antérieur à l'an 500 avant J.-Chr. Il faut donc que ce soit le plus ancien temple, c'est-à-dire le petit temple dont des fragments ont été retrouvés sous les fondations du temple n° I. Nous avons déjà dit combien ces fragments sont frais et en bon état (voir chap. III). Le temple n'a pas succombé à la vieillesse; il a pu s'écrouler comme le temple n° I par suite d'un tremblement de terre et de la chute de rochers; mais il n'est pas impossible non plus qu'on l'ait démolí volontairement après le grand sacrilège et que le nouveau temple plus vaste ait été bâti avec l'amende versée par la famille de Cratès. Tandis que l'on est en train d'abattre l'ancien temple et avant que le nouveau temple soit élevé, on construit, — comme nous l'avons vu, — le temple n° III dont l'escalier ou la rampe a pour fondations des blocs provenant de l'ancien temple (cf. chap. VI). Si donc j'avais à identifier les *χάτω ναοί* de Plutarque, je me prononcerais pour les nos I et III, qui ne sont que de peu postérieurs à l'événement. Plutarque désignant très brèvement „les temples d'en bas“, on peut être tenté de supposer aussi qu'il a pensé à tout le groupe, en y comprenant même le temple n° II. S'il avait songé exclusivement aux deux petits temples, nous devrions nous attendre de sa part à une désignation plus circonstanciée.

Mais cet état de choses n'empêche pas que les temples II et III ne puissent être des trésors, autrement dit ne soient pas des temples indépendants mais des succursales du temple central, destinées à loger le surplus des ex-voto. Le temple n° III doit être conçu comme étant à l'origine une construction provisoire, élevée après la démolition de l'ancien temple d'Ergané pour recevoir les ex-voto dans l'intervalle.

Nous avons donc l'espoir de parvenir à une identification

plus précise de ces trésors et en particulier du temple n° III. Nous avons vu (chap. VI) le peu de cas qu'il convenait de faire de la désignation de „trésor de Phocée“ proposée par M. Homolle. Il est curieux qu'il ait choisi ce nom, alors qu'un autre se présentait beaucoup plus naturellement à l'esprit et trouvait un appui dans la littérature; c'est celui de:

*Trésor des Massaliotes.*

Ce trésor est mentionné chez Diodore (XIV, 93), qui raconte que le cratère d'or que les Romains après la conquête de Veies en 396 offrirent à Apollon de Delphes, fut exposé dans le trésor des Massaliotes en témoignage de l'amitié des Romains et des Massaliotes. Appien signale également la coupe de Veies et dit qu'elle était posée sur une base de bronze dans le trésor *des Romains et des Massaliotes* à Delphes, mais que pendant la guerre sacrée, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Onomarchos fit fondre tout l'or, si bien qu'il ne resta plus que la base<sup>1</sup>. Celle-ci a donc conservé le souvenir du précieux ex-voto jusqu'au début de l'Empire romain, époque à laquelle remontent les sources d'Appien<sup>2</sup>.

Les relations de Marseille avec Delphes datent d'une époque fort ancienne. L'une des divinités les plus importantes de Marseille était le dieu ionien Apollon Delphinios<sup>3</sup>. Dans le téménos de Delphes se trouvait une statue d'Apollon fondée par les Massaliotes pour rappeler une victoire navale remportée sur les Carthaginois<sup>4</sup>, — sans doute la victoire que mentionne Thucydide et qui eut lieu dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-Chr.<sup>5</sup> Qu'il y ait vraiment eu au VI<sup>e</sup> siècle des Massaliotes à Delphes, c'est ce que nous apprend une inscription funéraire relative au Massaliote Apellios, fils de Démon, laquelle a été trouvée dans l'ancien cimetière à l'est de Marmariá,

<sup>1</sup> Hist. Rom. II Ital. 8.

<sup>2</sup> Cf. Perrin, Amer. Journ. of Philol. IX 1884 p. 325.

<sup>3</sup> Strabo IV 1,4.

<sup>4</sup> Paus. X 18,7.

<sup>5</sup> I 13,6.

près de ce qu'on appelle Logari<sup>1</sup>. Du reste nous savons par Trogue Pompée que les Massaliotes avaient déposé des ex-voto nombreux à Delphes<sup>2</sup>.

Avant d'aller plus loin, il sera bon d'énumérer les autres trésors de Delphes que Pausanias ne nomme pas parce que de son temps ils étaient tombés en ruines, mais que nous connaissons par d'autres auteurs. En même temps nous nous efforcerons, dans la mesure du possible, de déterminer leur emplacement.

I. *Trésor des Acanthiens et de Brasidas*. Il contenait une statue de Lysandre et se trouvait dans le voisinage des broches de fer que l'hétaïre Rhodopis avait établies, c'est-à-dire près de l'autel de Chios, devant le front oriental du temple d'Apollon<sup>3</sup>. M. Pomtow veut retrouver ce trésor dans le temple in antis, jusqu'ici anonyme, situé au nord-ouest de la base dite d'Apollon Sitalkas: cette hypothèse conviendrait bien<sup>4</sup>. On est sûr en tous cas qu'il se trouvait dans le téménos même.

II. *Trésor de Clazomène*. C'est ici que se trouvait placé le cratère de Crésus après qu'il eut été sauvé du temple d'Apollon en flammes<sup>5</sup>. M. Pomtow veut placer ce trésor au sud de celui des Corinthiens, là où les archéologues français situent arbitrairement le trésor de Cyrène. Mais la ruine visée par M. Pomtow a des fondations en conglomérat et par suite n'est pas antérieure à l'an 400 environ avant J.-Chr. Le trésor de Clazomène doit être plus ancien d'environ cent cinquante ans pour se trouver d'accord avec le récit d'Hérodote. Nous devons donc rejeter l'hypothèse de M. Pomtow,

<sup>1</sup> Perdrizet, Revue des Universités du Midi (Revue des Études anciennes) III 1897 p. 129.

<sup>2</sup> Justin. XLIII 5,8.

<sup>3</sup> Plutarque, Lysandre 1. De Pythiae oraculis 14. Cf. Hérodote II 135.

<sup>4</sup> Berl. philol. Wochenschrift 1906 p. 1180. C'est le thesauros k du plan de M. Luckenbach: Olympia und Delphi p. 45.

<sup>5</sup> Hérod. I 51.

mais il est certain que ce trésor lui aussi était situé dans le téménos.

III. *Trésor des Spinatiens*. Celui-ci n'est nommé que par Strabon (V, 214); mais il a dû selon toute vraisemblance être mentionné également dans un passage d'Athénée (XIII, p. 606 a b) où le texte des manuscrits porte: ἐν τῷ πινάκων θησαυρῷ. Nous adoptons la restitution de Meinecke: ἐν τῷ Σπινατῶν θησαυρῷ. Par contre nous rejetons l'opinion de ceux qui, prenant pour point de départ le trésor des Spinatiens, veulent conclure du texte de Strabon à des trésors de Gygès, de Crésus et des Sybarites. Ce serait commettre un véritable contre-sens sur ce texte de Strabon (VIII, 421) dans lequel il est dit que, tandis que les ex-voto mentionnés par Homère ont tous disparu, les χρήματα ultérieurs provenant du butin fait à la guerre ont été déposés dans des trésors: „[χρήματα] ἀποκειῖσθαι γὰρ ἐν θησαυροῖς, ἀπὸ λαφύρων ἀνατεθέντα . . . ἐπιγραφὰς σώζοντα, ἐν αἷς καὶ ἀναθέντες· „Γύγου“ γὰρ καὶ „Κροίσου“ καὶ „Συβαριτῶν“ καὶ „Σπινητῶν“ τῶν περὶ τὸν Ἀδρίαν . . .“ Il résulte clairement de ce passage que ce sont les χρήματα et non les θησαυροί qui sont pourvus d'inscriptions, et pas un mot ne nous apprend que chacun de ces „ἀναθήματα“ se trouvait dans un trésor spécial. Parce que nous savons par ailleurs que tel était le cas pour les magnifiques offrandes des Spinatiens<sup>1</sup>, nous n'avons pas le droit de conclure qu'il en était de même des autres offrandes citées par Strabon. Et même nous savons que les offrandes de Gygès et de Crésus étaient répartis entre les trésors de Corinthe et de Clazomène, ce qui indique bien qu'on n'avait pas construit de chambres spéciales pour les offrandes de ces princes<sup>2</sup>. Du reste nous n'avons aucune donnée sur un trésor des Sybarites.

IV. *Trésor des Agylléens ou des Cérites*. Il avait été

<sup>1</sup> Cf. aussi Dion. Halic. Antiqu. Rom. I 18.

<sup>2</sup> Hérodote I 14 et 51.

fondé, d'après Strabon, au temps de Crésus<sup>1</sup>. Chose curieuse, Hérodote, qui mentionne les grandes et riches offrandes des Agylléens, ne dit rien de leur trésor<sup>2</sup>.

Le trésor dit de Cyrène est, comme celui de Phocée, un produit de l'imagination moderne, et nous n'avons pas à en tenir compte<sup>3</sup>.

Dès lors que nous pouvons maintenant déterminer la position des deux trésors I et II dans le téménos, il reste seulement, — outre celui des Massaliotes, — deux trésors non mentionnés par Pausanias et dont la place ne peut être précisée par un autre moyen; et même l'un d'eux, celui des Agylléens, est quelque peu douteux. Il paraît en tout cas postérieur à Hérodote et ne saurait par suite servir à la détermination du temple n° III. Naturellement il se peut fort bien que dans le vaste sanctuaire de Delphes, il y ait eu d'autres trésors que ceux mentionnés par les écrivains.

Nous avons heureusement d'autres raisons plus positives de penser qu'il faut chercher à Marmariá le trésor des Massaliotes. Comme on l'a vu, il existait, suivant Pausanias, dans le vestibule du temple d'Athéna Pronaia (temple n° IV) une statue de bronze colossale fondée par les Massaliotes. Si l'on considère le lieu où elle s'élève et le fait qu'elle est comparée avec la statue même du temple, il est évident, — bien que ceci ne soit pas dit expressément, — que c'était une statue d'Athéna. Athéna, Apollon et Artémis étaient les divinités principales auxquelles on rendait un culte sur l'acropole de Marseille. Strabon mentionne un *ξόανον* archaïque d'Athéna dans la ville de Marseille (XIII, 601), et d'autres textes nous apprennent qu'il existait un temple d'Athéna sur l'acropole de cette ville. M. Blanchet a retrouvé cette ancienne figure d'Athéna sur les monnaies de Marseille. Or une représentation

<sup>1</sup> V 220.

<sup>2</sup> I 167.

<sup>3</sup> Homolle, B. C. H. 1894 p. 180.



archaïque d'Athéna tout à fait analogue apparaît sur les monnaies de Delphes, et on y a déjà vu une reproduction de l'Athéna des Massaliotes exposée dans le temple de Pronaia. Après une comparaison minutieuse entre les types des monnaies de Delphes et de Marseille, M. Blanchet arrive à la même conclusion et soutient que l'Athéna en bronze de Delphes faisait pendant de tous points à la statue de bois qui se voyait à Marseille<sup>1</sup>.

Cette Athéna est donc de type archaïque<sup>2</sup>. Par suite la statue n'a pu être destinée au nouveau temple de Pronaia, lequel n'apparaît qu'au IV<sup>e</sup> siècle. Elle est signalée par Pausanias conjointement avec le bouclier d'or de Crésus, autrefois dédié à Athéna Pronaia et qu'on avait fondu. La statue, qui était simplement en bronze, se conservait encore. On a dû par conséquent déménager cette statue, et aussitôt nous songeons au temple n<sup>o</sup> I, c'est-à-dire à l'ancien temple de Pronaia, qui s'était écroulé. La statue a pu être sauvée de ce temple comme le cratère de Crésus a été sauvé du temple d'Apollon en flammes.

Mais on peut supposer aussi d'autres raisons à un déménagement de ce genre: la *μετάθεσις ἀναθημάτων* était un fait très fréquent à Delphes comme dans d'autres sanctuaires, et des inscriptions nous montrent qu'on essaya en vain de l'interdire ou de la limiter par des lois<sup>3</sup>.

A propos de l'Athéna en bronze des Massaliotes à Marmariá, M. Blanchet exprime cette hypothèse que le trésor des Massaliotes se trouvait dans le voisinage du temple d'Athéna Pronaia<sup>4</sup>. L'hypothèse ne s'impose pas absolument, parce que les Massaliotes avaient aussi, — comme nous l'avons vu, — des offrandes dans le téménos d'Apollon, mais elle

<sup>1</sup> Corolia Numismatica in honour of Head. London 1906 p. 10.

<sup>2</sup> Cf. B. C. H. XX 1896 pl. XXVIII 8 et XXIX 9, 10. Journ. of Hell. Stud. VIII p. 18.

<sup>3</sup> Wilhelm, Festschrift für Benndorff p. 246.

<sup>4</sup> l. c. p. 15.

mérite l'examen. Le petit temple archaïque n° III, qui est du VI<sup>e</sup> siècle, pourrait fort bien être le trésor mentionné, dans lequel la statue archaïque se trouvait d'abord. Nous nous expliquerions alors une particularité de ce temple, à savoir la forte base qui, placée dans la partie arrière de la cella, présente la même largeur que la chambre et dont la surface était à 0 m. 68 au-dessus du pavé de la cella (voir chap. VI). Cette base est incontestablement faite pour porter une statue colossale, mais la statue n'était déjà plus à sa place au temps de Pausanias, sans quoi il n'aurait pas manqué de la signaler. Mais il ne mentionne dans le troisième temple que quelques statues d'empereurs romains.

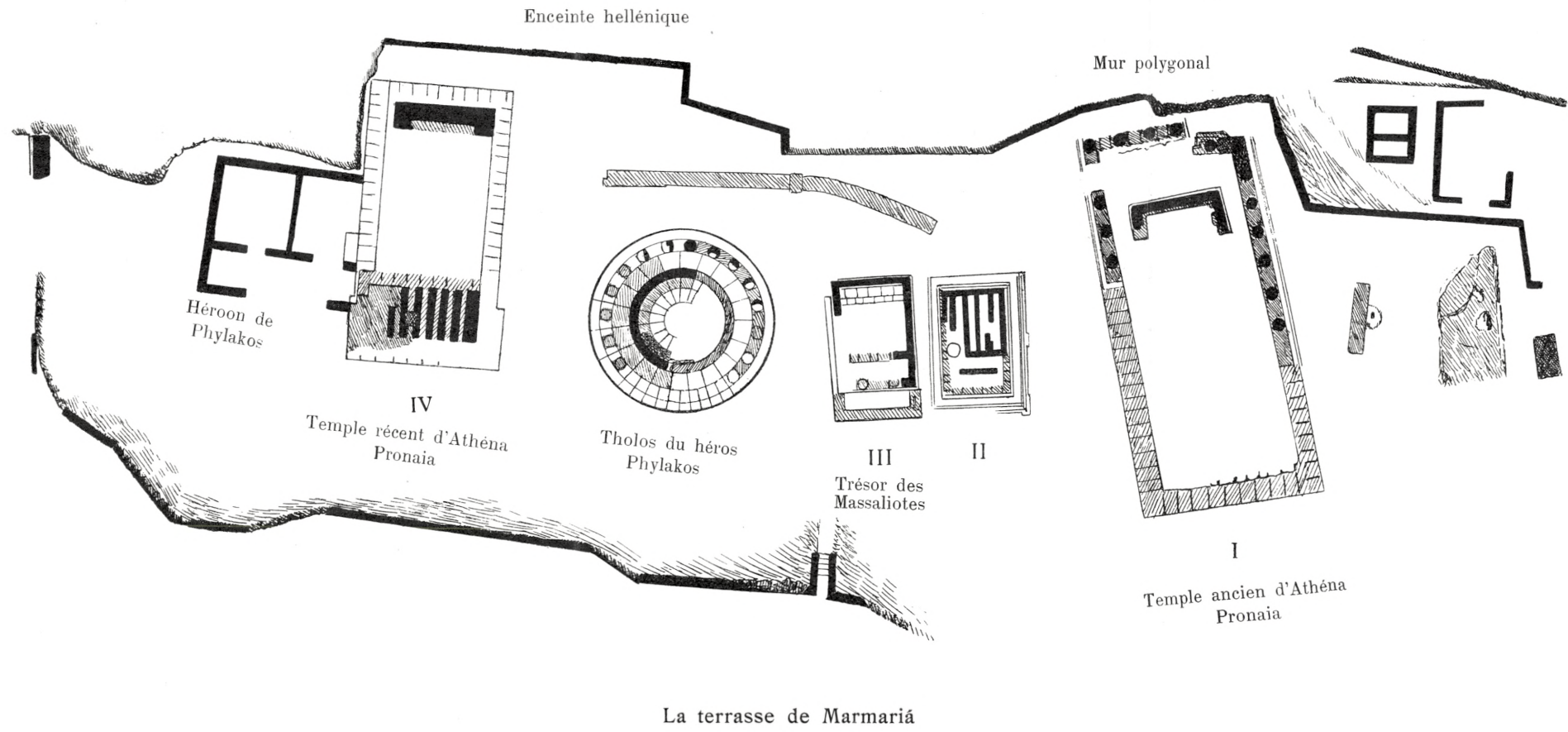
Cette indication a cependant pour nous de la valeur. On ne peut s'empêcher de se rappeler les passages de Diodore et d'Appien où le premier parle seulement d'un trésor des Massaliotes dans lequel les Romains ont le droit d'exposer leur cratère d'or de Veies, tandis qu' Appien désigne expressément le trésor comme étant celui *des Romains et des Massaliotes*. Ce changement peut s'expliquer par les progrès de Rome et par la faiblesse croissante de Marseille. A la manière d'un jeune coucou, Rome a poussé Marseille hors du nid. Nous devons nous représenter les offrandes de Rome supplantant peu à peu les offrandes anciennes. Sous l'Empire ce sont naturellement des statues d'empereurs que l'on dresse dans le trésor, et nous pouvons expliquer de la sorte que la grande statue de bronze ait été éloignée de sa base pour faire place à une statue d'empereur romain et transportée dans le vestibule du temple d'Athéna Pronaia. Ce fait est oublié au temps de Pausanias, de même qu'a disparu le souvenir du trésor des Massaliotes, et ni Pausanias ni aucun autre ne sait plus pourquoi le petit temple *archaïque* se trouve renfermer précisément des statues *d'empereurs romains*.

Nous sentons bien que la conclusion n'est pas certaine. Mais les traits dispersés se laissent cependant rassembler en

un tout et leur cohésion rend très vraisemblable que le temple n° III doit être *le trésor des Massaliotes*.

Par contre la possibilité de découvrir la juste dénomination du temple n° II se trouve fort diminuée. Ce temple était entièrement vide au temps de Pausanias. Nous pouvons l'appeler „trésor des Spinatiens“, et cette désignation expliquera tout au moins *pourquoi* le trésor était vide. Mais on pourrait dire la même chose du trésor des Agylléens, si le texte de Strabon est véridique. Presque toutes les offrandes précieuses des anciens temps avaient été volées au moment où Pausanias faisait son voyage.

Un coup d'œil jeté sur la carte que nous donnons de Marmariá avec nos identifications (pl. II) apprendra mieux que de longs commentaires combien de résultats nouveaux ont été acquis par nos recherches.



## II. La niche aux offrandes de Marathon.

Maintenant que les fouilles françaises ont mis au jour tout le sanctuaire d'Apollon à Delphes, il s'agit pour nous dénommer les ruines en prenant pour point de départ la description de Pausanias.

Très vite après qu'on a pénétré dans le téménos par l'entrée principale de l'est, commencent les difficultés d'identification. Dans un grand article très complet des *Athen. Mitt.* (t. XXXI, 1906, p. 441—564), M. Pomtow a examiné toutes les questions qui se posent à cet endroit. Nous renverrons désormais à cet important article en donnant simplement le nom de „Pomtow“ suivi du numéro de la page. Le même archéologue a repris certaines questions et les a traitées à nouveau dans *Klio* VII (1907) p. 395—446 et VIII (1908) p. 73—120, mais il a maintenu dans ces derniers articles ses conclusions essentielles.

Le premier monument que Pausanias (X, 9,3) signale à l'intérieur de la porte du sanctuaire est le taureau de bronze fondé par les Corcyréens. On en a retrouvé la base ainsi qu'une partie de l'inscription immédiatement à droite de l'entrée, c'est-à-dire du côté nord de la route. C'est là que s'élevait cette statue qui, si l'on en juge par les traces laissées à la surface de la base, devait être plus grande que nature. L'inscription permet de placer la date du monument aux alentours de l'an 500 av. J.-Chr.<sup>1</sup>

Il n'y a pas moins de certitude au sujet du monument votif que Pausanias mentionne ensuite (X 9,5) et qui est le monument des Tégéates. MM. Bulle et Wiegand en ont fixé l'emplacement à droite, du côté nord de la route, sur la base

<sup>1</sup> Pomtow p. 450 sq. Cf. Homolle, B. C. H. XXI 1897 p. 275.

oblongue que l'on a retrouvée là. C'était un „anathème“, qui n'avait de rien de spécial à Tégée, comme le pense Pausanias, mais provenait de la ligue arcadienne tout entière, qui venait de se fonder en 370; l'ex-voto rappelait une invasion en Laconie datant de l'hiver de 370—369<sup>1</sup>.

Pausanias continue ainsi (X 9,7): *Λακεδαιμονίων δὲ ἀπαντικρὺ τούτων* [à savoir le groupe des Arcadiens] *ἀναθήματά ἐστιν ἀπ' Ἀθηναίων, Διόσκουροι κτα.* Après avoir énuméré les figures du grand groupe lacédémonien, il poursuit (9,12): *τὸν δὲ ὑπὲρ τῆς καλουμένης Θυρέας Λακεδαιμονίων ἀγῶνα καὶ Ἀργείων, Σίβυλλα μὲν καὶ τοῦτον προεθέσπισεν ὡς συμβήσοιτο ἐξ ἴσου ταῖς πόλειςιν, Ἀργεῖοι δὲ ἀξιοῦντες ἐσχηκέναι πλέον ἐν τῷ ἔργῳ χαλκοῦν ἵππον, τὸν δοῦρειον δῆθεν, ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς· τὸ δὲ ἔργον Ἀντιφάνους ἐστὶν Ἀργείου.* A la description du cheval de bronze des Argiens succède la description de „l'anathème“ de Marathon fondé par les Athéniens (10,1—2): *Τῷ βάρθρῳ δὲ τῷ ὑπὸ τὸν ἵππον τὸν δοῦρειον ἐπίγραμμα μὲν ἐστὶν ἀπὸ δεκάτης τοῦ Μαραθωνίου ἔργου τεθῆναι τὰς εἰκόνας· εἰσὶ δὲ Ἀθηναῖ τε καὶ Ἀπόλλων καὶ ἀνὴρ τῶν στρατηγησάντων Μιλτιάδης· ἐκ δὲ τῶν ἡρώων καλουμένων Ἐρεχθεύς τε καὶ Κέκροψ καὶ Πανδίων καὶ Λεώς τε καὶ Ἀντίοχος ὁ ἐκ Μήδης Ἡρακλεῖ γενόμενος τῆς Φύλαντος, ἔτι δὲ Αἰγέυς τε καὶ παίδων τῶν Θησέως Ἀκάμας, οὗτοι μὲν καὶ φυλαῖς Ἀθήνησιν ὀνόματα κατὰ μάντευμα ἔδοσαν τὸ ἐκ Δελφῶν· ὁ δὲ Μελάνθου Κόδρος καὶ Θησεύς καὶ Φυλεὺς, οὗτοι δὲ οὐκέτι τῶν ἐπωνύμων εἰσὶ. τοὺς μὲν δὴ κατειλεγμένους Φειδίας ἐποίησε, καὶ ἀληθεῖ λόγῳ δεκάτη καὶ οὗτοι τῆς μάχης εἰσὶν· Ἀντίγονον δὲ καὶ τὸν παῖδα Δημήτριον καὶ Πτολεμαῖον τὸν Αἰγύπτιον χρόνῳ ὕστερον ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς, τὸν μὲν Αἰγύπτιον καὶ εὐνοία τινὶ ἐς αὐτὸν, τοὺς δὲ Μακεδόνας τῷ ἐς αὐτοὺς δέει.*

La discussion porte sur la disposition de ces trois groupes, — groupes des Lacédémoniens, des Argiens et des Athéniens.

<sup>1</sup> Pomtow p. 461 sq. Cf. B. C. H. 1897 p. 289 sq. 1898 p. 331 sq. Pomtow, Athen. Mitt. XIV 1889 p 15 sq.

Plus loin, la certitude recommence, et Pausanias continue (10,3): *Πλησίον δὲ τοῦ Ἴππου καὶ ἄλλα ἀναθήματα ἔστιν Ἀργείων, οἱ ἡγεμόνες τῶν ἐς Θήβας ὁμοῦ Πολυνείκει στρατευσάντων...* L'auteur énumère les six héros qui accompagnaient Polynice, et il ajoute: *Ἀμφιαράου δὲ καὶ ἄρμα ἐγγὺς πεποιήται καὶ ἐφ'εστῆκώς Βάτων ἐπὶ τῷ ἄρματι..... τελευταῖος δὲ Ἀλιθέρης ἔστιν αὐτῶν.* Hypatodore et Aristogiton sont désignés comme les créateurs de ces œuvres, et on nous apprend qu'elles résultaient du butin de la victoire remportée à Oinoë en Argolide. Nous lisons plus loin: *Ἀπὸ δὲ τοῦ αὐτοῦ, ἐμοὶ δοκεῖν, ἔργου καὶ τοῦς Ἐπιγόνους ὑπὸ Ἑλλήνων καλουμένους ἀνέθεσαν οἱ Ἀργεῖοι.* L'auteur énumère les sept épigones et continue ainsi (10,5): *Ἀπαντικρὺ δὲ αὐτῶν ἀνδριάντες εἰσὶν ἄλλοι.* Ce sont les héros des Argiens qui viennent ensuite, et Pausanias raconte que le groupe a été érigé pour commémorer la fondation de Messène par les Argiens de concert avec Épaminondas et les Thébains. Ce groupe des héros argiens s'élevait, — comme on le voit par les inscriptions des blocs de base mis au jour, — dans la niche semi-circulaire qui se trouve au nord de la voie sacrée<sup>1</sup>. Comme le groupe en question est posé *ἀπαντικρὺ*, c'est-à-dire en face des „anathèmes“ argiens mentionnés plus haut, nous devons chercher ces derniers au sud de la route. Il y a ici, en face de la niche dont nous venons de parler, une base semi-circulaire sur laquelle nous sommes autorisés à placer les „anathèmes“ argiens. Nous rechercherons ensuite quelle a pu être la capacité de cette base.

Ce que nous voulons essayer dans ce qui va suivre, c'est de déterminer la situation des „anathèmes“ des Lacédémoniens et des Athéniens. Il s'ensuivra aussi la position du cheval de bronze des Argiens.

Dans le temps qui s'est écoulé depuis les fouilles fran-

<sup>1</sup> Homolle, B. C. H. XX 1896 p. 605—608. 1897 p. 401. Pomtow, Klio VII p. 395 sq.

çaises, ces deux groupes, comme le remarque justement M. Pomtow, se sont livrés à un chassé-croisé<sup>1</sup>. Comme l'„anathème“ des Spartiates, élevé en souvenir de la victoire d'Aegospotamoï, se trouvait suivant Pausanias *ἀπαντικρόν*, en face de celui des Arcadiens, on comprend que MM. Bulle et Wiegand, qui retrouvèrent et reconstituèrent la base du monument des Arcadiens du côté nord, aient rejeté l'autre monument du côté sud, où du reste gisaient dispersés des blocs à inscriptions provenant de la base spartiate<sup>2</sup>. Il est vrai que rien ne subsistait des grandes substructions sur lesquelles devait reposer le groupe. Par contre on pouvait voir sur le bord septentrional de la route une niche imposante, comprise entre le taureau de Corcyre et la niche des héros argiens; et c'est là que Bulle et Wiegand placèrent tout naturellement l'autre grand „anathème“, celui de Marathon offert par les Athéniens. M. Homolle et Furtwängler commencèrent par se rallier à cette hypothèse<sup>3</sup>.

M. Homolle, qui avait admis tout d'abord que la base de Tégée se trouvait du côté sud de la route et qui par suite plaçait le groupe des Lacédémoniens dans la grande niche septentrionale, revint plus tard, malgré le témoignage littéraire, à sa première théorie en ce qui concerne ce dernier groupe, et sur les plans de Delphes dressés par Tournaire on peut voir l'offrande des Athéniens du côté sud et celle des Spartiates du côté nord<sup>4</sup>. M. Pomtow et Furtwängler ont adopté cette théorie, qui a pour elle, comme on le verra, beaucoup de vraisemblances. Je renvoie encore le lecteur à l'examen détaillé que M. Pomtow a donné de cette question.

Mais il est bien dangereux, en assignant une place au monument, de se trouver en contradiction avec le texte, et

<sup>1</sup> Pomtow p. 493.

<sup>2</sup> B. C. H. XXII 1898 p. 332 sq.

<sup>3</sup> l. c. p. 574 sq. Furtwängler, Sitzungsber. der Bayr. Akad. 1901 p. 400 sq.

<sup>4</sup> Compte Rendu de l'Acad. des Inscr. 1901 p. 670 sq. Fouilles de Delphes I pl. V.



c'est un mauvais signe que les philologues, comme M. Trendelenburg, aient refusé d'admettre ce procédé<sup>1</sup>. Pausanias dit nettement et clairement *ἀπαντικρόν*. On ne saurait l'accuser d'avoir commis une faute de topographie. Autant sont nombreuses ses erreurs historiques, autant sont rares ses inexactitudes topographiques. La liste des péchés de Pausanias dressée par M. Pomtow lui-même<sup>2</sup> nous montre qu'une telle faute serait isolée dans la description de Delphes. Aussi s'est-on vu forcé de recourir à des amendements du mot „cor-compu“ *ἀπαντικρόν*. M. Pomtow propose *ἀναντικρόν*, lequel n'existe pas, ou bien *ἄναντα* („plus haut“), terme très rare et bizarre, dont rien ne justifie l'emploi. *ὑπισθε* serait le mot souhaité: aussi l'a-t-on facilement adopté, et il est approuvé même par M. Blümner<sup>3</sup>. Croit-on vraiment qu'un terme aussi important et aussi caractéristique, que Pausanias emploie encore un peu plus loin au sujet des offrandes des Argiens, ait pu s'altérer si aisément?

Le plus simple est de commencer par croire Pausanias et de localiser d'abord l'„anathème“ des Lacédémoniens du côté sud de la route, en face de celui des Arcadiens, dont la position est sûre. C'était suivant Pausanias un groupe important, ne comprenant pas moins de 37 statues de bronze. En première ligne se trouvaient les dieux principaux de Lacédémone: les Dioscures, Zeus, Apollon, Artémis et Poséidon: ce dernier tendait la couronne vers le général victorieux Lysandre. On voyait en outre le devin Abas et Hermon, capitaine du navire de Lysandre. Derrière eux, et sans doute sur une marche un peu plus élevée, se tenaient les 28 autres figures représentant les commandants de navires des Spartiates et des alliés. Ce sont eux qui donnaient son nom au groupe tout entier, que l'on appelait les *ναύαρχοι*. Plutarque

<sup>1</sup> Pomtow p. 494.

<sup>2</sup> Pomtow p. 465 sq.

<sup>3</sup> Klio VIII p. 73 note 1.

raconte que les vieux bronzes étaient tout luisants de patine verte, comme si ces héros maritimes venaient de sortir des flots et en conservaient encore la couleur<sup>1</sup>. Ces statues étaient dues à divers artistes qui, dans la mesure où nous connaissons leurs biographies, ont tous vécu aux alentours de l'an 400 avant J.-Chr.

De toutes ces splendeurs il ne nous reste plus que douze blocs à inscriptions, *découverts tous au sud de la route*, entre celle-ci et le mur méridional du téménos. Onze de ces blocs portaient les nauarques; quant aux personnages du premier rang, on n'a retrouvé que la base de Lysandre, portant une intéressante inscription métrique du poète Ion<sup>2</sup>. Les dimensions de cette base nous montrent que les personnages du premier rang étaient plus grands que les nauarques. M. Bulle a fait ici un rapprochement excellent avec les protagonistes et le chœur sur le théâtre<sup>3</sup>. Cette différence de proportions a eu pour résultat de faire admettre pendant longtemps que la base en question portait une autre statue de Lysandre, celle qui suivant Plutarque s'élevait près du trésor des Acanthiens<sup>4</sup>. M. Pomtow a rectifié cette erreur: les traces laissées sur le bloc se rapportent à une statue de bronze, tandis que l'autre statue de Lysandre était en marbre.

Les hésitations que l'on éprouve à situer l'„anathème“ des Spartiates sur le côté sud, d'accord avec le témoignage de Pausanias, sont de deux sortes<sup>5</sup>: d'abord, de ce côté de la route, toute trace de base ou de chambre a disparu, et il n'y a même pas une fondation de mur pour servir de point de départ à une reconstruction; en second lieu et surtout, la chambre située du côté nord s'adapte parfaitement, par ses dimensions et par sa date, au groupe des Spartiates, alors

<sup>1</sup> De Pyth. orac. 2.

<sup>2</sup> Homolle. B. C. H. 1897 p. 287. Pomtow p. 529 sq. et 553 sq.

<sup>3</sup> Voir Pomtow p. 559.

<sup>4</sup> Plut. Lys. 1.

<sup>5</sup> B. C. H. 1898 p. 573.

qu'elle semble trop grande pour celui des Athéniens et ne saurait se placer dans la période immédiatement postérieure à Marathon.

Cette dernière observation, qui est la plus convaincante, est due à M. Furtwängler<sup>1</sup>. En effet la grande niche est construite sur des fondations en conglomerat, qui remontent au plus tôt aux vingt dernières années du V<sup>e</sup> siècle. La forme des trous de scellement nous reporte à la même période. M. Furtwängler, qui crut d'abord voir les blocs de fondation de cette niche s'engager dans l'„anathème“ des Arcadiens situé devant, en conclut que les deux monuments étaient contemporains, et comme il pensait alors que la grande niche avait reçu le groupe de Marathon, il en vint à cette conclusion qu'il s'agissait d'un monument „classique“ des environs de 360 av. J.-Chr. Il se rallia ensuite à l'opinion de M. Pomtow lorsque celui-ci eut soutenu par de bonnes raisons la thèse ancienne d'après laquelle les groupes gigantesques des Lacédémoniens se trouvaient là; dès lors la niche remonta jusqu'aux alentours de l'an 400 et les fondations en conglomerat furent comparées à celles du plus jeune temple de Dionysos à Athènes<sup>2</sup>.

Il faut examiner d'un peu plus près cette niche septentrionale. La chambre intérieure a une longueur de 22 m. 50 et une profondeur de 6 m.; elle est protégée par un long mur au nord et par deux petits murs latéraux à l'est et à l'ouest: celui de l'est est très endommagé<sup>3</sup>. La hauteur des murs est de 4 m environ. Les fondations en conglomerat, qui se composent de 6 couches au coin sud-est, suivent la montée de la voie sacrée et vont en diminuant de hauteur. Elles ne sont pas compactes; les cavités intérieures étaient comblées avec de la terre. Sur ces fondations en conglomerat

<sup>1</sup> Sitzungsber. der Bayr. Ak. 1901 p. 400 sq.

<sup>2</sup> Arch. Anz. 1902 p. 16. Sitzungsber. der Bayr. Ak. 1904 p. 366 sq.

<sup>3</sup> Pomtow p. 499 sq. et pl. XXIV a—c.

repose le pavage de la niche, lequel est formé de blocs en calcaire de St Élie. Plusieurs de ces pavés sont encore à leur place dans la partie ouest, tandis que la partie orientale est détruite et présente l'aspect d'une cavité béante.

Notre désaccord avec M. Pomtow commence avec l'interprétation de ce pavage conservé. Nous reprenons ici l'esquisse donnée par M. Bulle de cette partie du pavage qui se

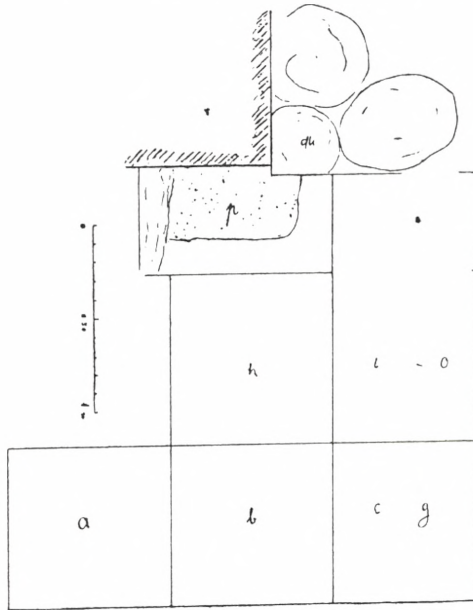


Fig. 1. Pavage de la niche. Coin sud-ouest.

trouve contre le mur latéral de l'ouest (fig. 1). On voit sur la dalle *p* les traces de l'ante qui recouvrait le mur d'ouest et qui a disparu, laissant des traces sur la face supérieure de la dalle. *h* et *i-o* désignent des dalles unies, *polies*, du pavage de la niche, tandis que les dalles *b* et *c-g* présentent à leur surface, d'après M. Pomtow, des trous pour tenons („Dübel-löcher“) et *ne sont pas polies*. Il en conclut que sur cette assise en reposait une autre, qui était le véritable plancher de la niche.

Cette interprétation se fonde sur une observation inexacte. Un examen attentif des lieux m'a montré que les dalles *b-g* aussi bien que les dalles *h-i* sont usées à leur surface et *n'ont pas de trous* de scellement, destinés à maintenir une assise supérieure. C'est seulement la pierre d'encoignure *a* qui présente des trous de scellement, au nombre de trois: au milieu un grand trou carré (0 m. 06 de long et de large; 0 m. 045 de profondeur) et de chaque côté deux trous rectangulaires plus petits. Sur cette dalle reposait certaine-

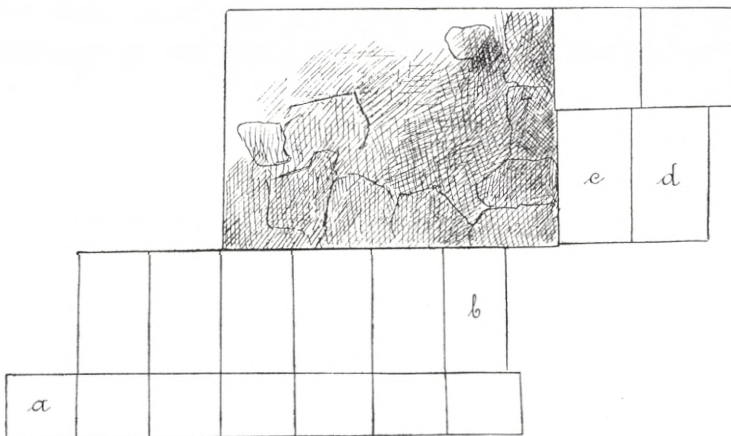


Fig. 2. Dallage de la grande niche.

ment une pierre, qui devait être fixée avec une solidité toute spéciale. Nous reviendrons sur ce point.

Quant aux autres dalles de la niche, non seulement elles sont dépourvues de trous de scellement, mais n'ont pas davantage de marques de leviers en fer; elles sont usées *et par suite constituent le véritable plancher*, tout comme les dalles supérieures conservées dans la niche semi-circulaire des Argiens, tout près de là. Nous donnons une esquisse des dalles encore existantes de notre niche (fig. 2). Nous avons d'abord, dans la continuation de *a*, le long du côté sud de la niche, une série de 6 blocs à peu près carrés (0 m. 84 × 0 m. 90);

vient ensuite en arrière une série analogue de dalles rectangulaires (1 m. 43 × 0 m. 90), dont 4 sont contiguës vers le nord à un support de dallage situé un peu plus bas et formé de blocs bruts de conglomérat. A l'est de cette dépression se trouvent encore d'autres dalles en calcaire de St Élie.

Ces restes du carrelage primitif ont pour nous une grande importance. En effet, comme on peut le voir par le plan de la niche avec ses statues tel que le reconstitue M. Pomtow, il se représente les „protagonistes“, à savoir les 9 figures principales, disposées dans le milieu de la niche sur un haut socle de pierre (fig. 3). Or ce socle portant les neuf grandes

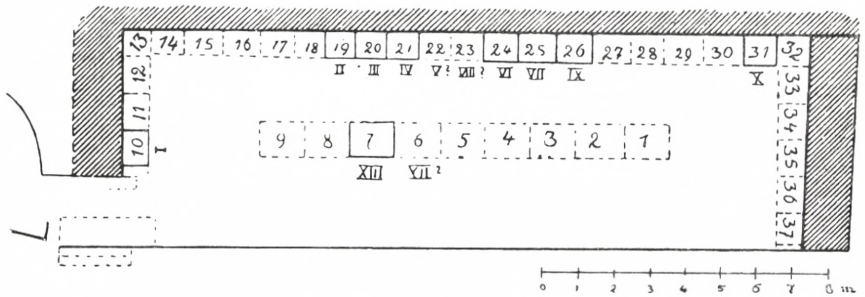


Fig. 3. La disposition des statues du groupe des Spartiates d'après la reconstitution de Pomtow.

statues des dieux et de Lysandre, d'Abas et d'Hermon, aurait dû en ce cas reposer directement sur le plancher dont nous venons de considérer les restes. Mais un pareil socle, qui mesurait, d'après la reconstitution de M. Bulle, entre 0 m. 58 et 0 m. 60 de hauteur, n'aurait pu disparaître sans laisser aucune trace<sup>1</sup>. Deux des dalles du milieu de la niche, sur lesquelles le socle aurait reposé en partie, les dalles *c* et *d* de notre plan (fig. 2), sont encore à leur place et ont une surface lisse, sans trous de scellement, sans traces provenant d'une liaison intime avec d'autres blocs, et même sans marques laissées par les leviers de fer qu'on aurait dû employer pour mettre en place les

<sup>1</sup> Pomtow p. 558 sq.

gros blocs du socle. Enfin la disposition régulière des dalles, et l'écart très faible que l'on observe dans la position mutuelle des rainures de série à série, rendent inadmissible l'hypothèse de MM. Pomtow et Bulle. Si ces dalles avaient dû supporter un socle élevé et de lourdes statues, on les eût disposées de façon à faire aboutir les joints d'une rangée au milieu des dalles de la rangée voisine. Or nous ne constatons pas ici ce procédé élémentaire de consolidation, couramment employé dans l'architecture grecque.

*Nous pouvons donc soutenir avec une entière certitude que le socle médian proposé par M. Pomtow est non seulement imaginaire, mais inimaginable dans cette salle. Toute la partie antérieure de la niche était vide, et les statues n'ont pu trouver place que le long du mur.* En d'autres termes on avait adopté ici la même disposition que dans la niche semi-circulaire des héros argiens, située tout auprès, où la plate-forme était vide et où toutes les statues reposaient sur un haut socle le long du mur.

Nous devons nous demander en outre comment la plate-forme de notre niche était accessible du côté de la voie sacrée. M. Pomtow place un petit escalier dans le coin sud-ouest, près de la niche des Argiens. Il existe ici en effet, dans la route qui par ailleurs est très en pente, une plate-forme unie, large de 4 m., d'où l'on a pu atteindre le plateau de la niche au moyen de deux marches<sup>1</sup>. Ces degrés ont disparu, mais ils ont pu conduire à une plate-forme d'où il était possible de monter à gauche quelques marches pour entrer dans la niche des Argiens et de descendre à droite par une marche dans la niche de l'est. Cette disposition expliquerait les traces de scellement observées dans la pierre d'encoignure *a*, que nous avons mentionnée plus haut. Ici le niveau était plus élevé, car il y avait à cet endroit une plate-forme commune aux deux niches. Malheureusement

<sup>1</sup> l. c. p. 511.

cette partie est trop endommagée pour permettre une restitution assurée<sup>1</sup>.

Mais outre cet escalier, qui n'a pour lui que la vraisemblance, il en est un autre plus certain, que M. Pomtow n'a pas découvert, dans la partie orientale de la niche. A 2 m. 40 du coin sud-est de la chambre, deux marches sortent des substructions, du côté est des fondations en conglomérat et au même niveau que la troisième et la quatrième assise des dites fondations (en comptant à partir du bas). La marche supérieure a une largeur de 0 m. 38, et la seconde de 0 m. 60, mais toutes deux sont très écornées sur la face antérieure et devaient par conséquent ressortir davantage. Elles sont solidement insérées dans la fondation en conglomérat et faites des mêmes matériaux que celle-ci; il faut donc les considérer plutôt comme la partie intérieure et cachée d'un escalier en calcaire de St Élie. Si l'on recouvre la marche supérieure d'une dalle haute d'environ 30 cm., on obtient un niveau qui se trouve exactement inférieur d'une marche (environ 40 cm.) à la plate-forme de la niche. On voit dans les fondations en conglomérat des traces très nettes de la continuation de cet escalier; on remarque qu'il tournait et qu'il aboutissait par de larges marches sur la route sacrée, entre notre niche et la base du taureau de Coreyre.

Cet escalier, qui mériterait d'être étudié de plus près par un architecte, ne conduit pas à la plate-forme de la niche juste en face de la terminaison du mur latéral de l'ouest, mais un peu plus au nord. Il s'ensuit que le mur latéral de l'est, qui est très endommagé, ne saurait se prolonger en avant jusqu'au bord méridional de la niche, comme dans la reconstitution de M. Pomtow, et qu'il ne s'est même pas avancé à la même hauteur que le mur latéral de l'ouest, lequel est conservé. Si l'on calcule d'après l'endroit où l'escalier de l'est conduit à la niche, le mur transversal de l'est

<sup>1</sup> l. c. p. 501. Pomtow, *Klio* VII p. 401, p. 446 fig. 24 et pl. 1 fig. 6.



avec son ante ne mesure que 3 m. de long environ, tandis que le mur de l'ouest s'avance d'environ 4 m. 50. Toute la salle se trouve un peu de biais, comme le remarque aussi M. Pomtow, et la reconstruction qu'il en donne est également asymétrique. Comme le mur transversal de l'est est situé beaucoup plus haut que celui de l'ouest au-dessus du niveau de la route, on le voit sous un angle tout différent et on le remarque très peu. Mais l'architecte a été guidé avant tout par des raisons pratiques: étant données les conditions de niveau, l'escalier de l'est ne pouvait parvenir jusqu'au plateau de la niche qu'en s'avancant assez loin vers le nord. Quant à savoir pourquoi le mur latéral de l'ouest se prolonge si démesurément en avant, c'est ce que nous examinerons tout à l'heure.

Mais cet abrégement considérable du mur transversal de l'est porte un nouveau préjudice à la théorie de M. Pomtow sur la localisation de l'„anathème“ des Lacédémoniens dans cette niche. La raison pour laquelle il prolongeait le mur oriental et le faisait descendre jusqu'au bord méridional de la niche, c'est qu'il lui fallait trouver le long du mur de cette niche de la place pour vingt-huit amiraux<sup>1</sup>. Même avec la prolongation admise par lui, il devait reconnaître que la place manquait un peu, si l'on calculait d'après la largeur des pierres de bases conservées. Mais on pourrait cependant lui accorder les quelques mètres nécessaires. Remarquons maintenant qu'il faut supprimer les trois statues les plus méridionales du côté est, car il y avait là un escalier et un espace libre, sans mur d'arrière, et dès lors il devient impossible de resserrer les vingt-huit nauarques dans l'espace restant sans admettre de grosses irrégularités dans les dimensions des bases et, par suite aussi, des statues.

Nous venons de démontrer: 1°) que le grand socle du

<sup>1</sup> Pomtow p. 514 sq.

milieu de la niche, destiné à porter les 9 figures principales, ne saurait trouver place ici, à en juger par la surface des dalles du parquet ainsi que leur disposition; 2°) que les 28 nauarques n'ont pu s'échelonner le long du mur. *Ainsi se trouve écartée toute possibilité de placer l'offrande des Lacédémoniens dans la niche située au nord de la voie sacrée.* Si l'on a voulu loger ici le grand groupe d'Ægos-Potamoi au lieu du groupe plus petit de Marathon, c'est en grande partie parce que la place paraissait abondante. Or nous savons maintenant que la place faisait défaut. On a méconnu le caractère de cette niche en voulant la remplir d'œuvres d'art. La niche des Argiens située à l'ouest nous montre clairement que les grandes bâtisses qui s'élevaient au nord de la voie sacrée étaient remarquablement spacieuses, qu'il y avait là des emplacements de promenade avec des rangs de statues en arrière. Il y avait de là-haut une vue étendue; on y dominait les troupes des pèlerins montant par la voie sacrée. M. Pomtow a bien senti lui-même que les grandes chambres ou niches du côté nord étaient accessibles au public qui voulait y visiter les œuvres d'art exposées; mais il n'a pas tiré de ce fait toutes les conséquences qu'il comportait<sup>1</sup>. Tandis que nous avons au sud de la voie sacrée des bases peu élevées qui paraissent avoir été remplies de statues, le côté nord est bordé de grandes salles qui étaient sans doute décorées de statues, mais qui n'avaient nullement été construites dans le seul but de les recevoir.

Ceci établi, reportons nos regards vers le sud, du côté de la voie sacrée qui se trouve *ἀπαντικρὺ* par rapport au monument des Arcadiens. Sur le plan de Delphes dressé par Tournaire, nous voyons indiquées à tort à cet endroit des restes d'un gigantesque bathron<sup>2</sup>. En réalité on n'a presque rien retrouvé: en dehors des quelques blocs à inscriptions

<sup>1</sup> l. c. p. 452.

<sup>2</sup> Fouilles de Delphes I pl. V.

provenant de l'anathème des Lacédémoniens, nous avons seulement une petite pièce de maçonnerie grossière, en deux assises<sup>1</sup>. Ici le temps a effacé toute trace, et nous devons nous contenter de noter à nouveau que les blocs à inscriptions du monument d'Ægos-Potamoi ont été découverts à cet endroit.

M. Pomtow place au sud de la voie, juste à l'intérieur de la porte du téménos, une grande base ronde, ne mesurant pas moins de 2 m. 37 de diamètre, et destinée à la statue de Phayllos de Crotone. Il assigne cette place à la statue par égard pour le texte de Pausanias, qui du reste n'est pas parfaitement clair sur ce point. Le bloc de base n'a pas été trouvé *in situ*, et M. Doerpfeld a senti, avec raison sans doute, qu'une base aussi forte ne pouvait être destinée à une figure unique<sup>2</sup>. Mais nous ne voulons pas entrer dans le détail de cette question. Car même si M. Pomtow a vu juste en ce qui concerne cette base, il reste encore un espace libre d'environ 31 m. depuis la dite base jusqu'à la base semi-circulaire des épigones argiens. La profondeur de cet espace, comptée depuis la voie sacrée jusqu'au mur méridional du téménos, est de 10 m. 50. En d'autres termes il y a place ici pour un bathron plus long de 8 m. et plus profond de 4 m. que la niche située en face, du côté nord<sup>3</sup>.

Mais nous devons d'abord nous assurer que la place est libre jusqu'au bathron des Argiens, qui est situé au sud de la route, en face de la niche semi-circulaire des héros argiens. Nous avons signalé plus haut les groupes que Pausanias mentionne ici, à savoir les Sept contre Thèbes et les épigones. Une question se pose. Ces deux groupes étaient-ils posés sur ce bathron semi-circulaire ou ne portait-il qu'un seul groupe? Le bathron a un diamètre de 14 m., le demi-cercle mesure

<sup>1</sup> Pomtow, Klio VIII p. 74 sq.

<sup>2</sup> Pomtow p. 444 sq. Cf. aussi Klio VIII p. 83 avec note 2.

<sup>3</sup> Pomtow p. 503 et 512.

20 m. de long. M. Homolle ne veut placer que les épigones sur le bathron et suppose que les Sept contre Thèbes s'élevaient sur une base spéciale, à l'est de la première. Il accorde, il est vrai, que cela fait bien de la place pour sept statues seulement, mais d'autre part il trouve le bathron insuffisant pour les deux groupes réunis<sup>1</sup>. M. Pomtow va plus loin encore et veut partager les Sept en deux groupes, de telle sorte que le char d'Amphiaraios aurait eu sa base distincte. M. Homolle proteste là-contre avec beaucoup de raison, car Pausanias signale encore *après* le char d'Amphiaraios, la statue d'Alitherses, qu'il désigne expressément comme *τελευταῖος*, et finalement il donne le groupe entier comme étant l'œuvre commune des sculpteurs Hypathodoros et Aristogiton. Il dit *οἱ ἡγεμόνες* et non *οἱ ἑπτα*, car il y a dans ce groupe huit personnages, outre le cocher Baton.

En revanche il y a dans le texte de Pausanias un arrêt entre „les chefs“ et les épigones. Mais rien dans ce texte ne nous empêche de supposer que les épigones se trouvaient sur la même base que „les chefs“. Il n'y a pas dans l'énumération de pause plus longue qu'entre les divisions du groupe d'Ægos-Potamoi, et M. Pomtow a noté ailleurs avec raison que souvent Pausanias, en employant les expressions *ἐφεξῆς* et *ἐχόμενοι*, continue tout simplement et ne passe pas à quelque chose d'entièrement nouveau<sup>2</sup>. C'est en particulier la lecture d'une inscription qui amène des arrêts de ce genre. Ici dans le cas des groupes argiens, ce qui vient s'insérer dans la trame de l'énumération, c'est la lecture de l'inscription des artistes et de l'inscription indiquant la cause de la dédicace, — après quoi Pausanias continue de la sorte: *ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ, ἐμοὶ δοκεῖν, ἔργου καὶ τοῦς Ἐπιγόνους* . . . Sans doute l'inscription se trouvait quelque peu de côté, au-dessous des chefs; nous constatons quelque chose d'analogue sur l'„ana-

<sup>1</sup> B. C. H. 1897 p. 399.

<sup>2</sup> Pomtow p. 519 sq.

thème<sup>1</sup> des Arcadiens<sup>1</sup>. Et nous pouvons retourner la question de la sorte: si les groupes ne sont pas réunis sur une base commune, comment imaginer que le groupe des épigones n'ait pas eu son inscription explicative, indiquant sa raison d'être et les noms des artistes, de façon à éviter des doutes à Pausanias?

Heureusement nous avons conservé au moins une partie de l'inscription votive. Au cours des fouilles on découvrit un certain nombre de blocs qui, réunis, formaient l'inscription suivante:

**ARNEIOI ANEΘEN AΠOY[Κ]ONI**

Ces blocs ayant été rejetés à une certaine distance du bathron des Argiens, M. Homolle n'osa pas tout d'abord les attribuer à celui-ci<sup>2</sup>, mais on a vu ensuite qu'ils s'adaptaient exactement aux fondations conservées, et ils sont maintenant en place, à l'avant du bathron, un peu à droite du milieu. Ces blocs présentent à leur face supérieure des traces de crampons en forme de Z; seuls les blocs de l'extrémité droite ont des trous de tenons d'un type plus récent: H. Or les trois lettres que porte ce bloc témoignent également d'une restauration de la base, car la forme du N est plus moderne à cet endroit que dans le reste de l'inscription.

On admet habituellement que les tenons en forme de Z appartiennent au VI<sup>e</sup> siècle. Cependant nous les voyons encore employés dans le temple d'Aphaia en Égine, conjointement avec les tenons du type H<sup>3</sup>, et à Delphes même on les retrouve dans un monument aussi tardif que la base du trépied de Platées. Notre base ne doit pourtant pas descendre plus bas que le milieu du V<sup>e</sup> siècle. C'est ce que nous indiquent les caractères épigraphiques. L'exemple le plus tardif de l'emploi du ⊕ à Delphes est fourni par l'inscription votive

<sup>1</sup> l. c. p. 463 et 477.

<sup>2</sup> B. C. H. 1897 p. 401.

<sup>3</sup> Furtwängler, Aegina p. 24.

du monument des Messéniens, qui date précisément du milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Notre inscription est très importante, car deux théories sont en présence au sujet des deux „anathèmes“ argiens situés au sud de la route et que Pausanias suppose dus à une même occasion. Il assigne pour cause déterminante à l'offrande „des chefs“ la victoire des Argiens à Oinoë. Brunn pensait que la victoire d'Oinoë avait été remportée dans la guerre corinthienne, entre 396 et 394, et que les deux artistes Hypathodoros et Aristogiton devaient être datés d'après cet évènement<sup>2</sup>. L'autre opinion, qui a été défendue en particulier par MM. Robert et Busolt, fait remonter la bataille d'Oinoë jusqu'à l'an 456<sup>3</sup>.

Une inscription portant les noms des deux artistes et découverte à Delphes par Dodwell, doit trancher le débat<sup>4</sup>. Elle disparut après sa découverte, mais elle a été retrouvée dans le souterrain du musée (N<sup>o</sup> des Inscr. 852). M. Homolle lui dénie toute connexion avec la base des Argiens. Un examen attentif conduirait peut-être à une autre conclusion, mais pour le moment l'essentiel est que cette inscription fixe l'époque où vivaient les deux artistes. M. Kirchhoff explique qu'il est impossible de concilier l'inscription en question avec la date proposée par Brunn, tandis qu'elle se place très naturellement dans le milieu du V<sup>e</sup> siècle et confirme ainsi la date la plus ancienne<sup>5</sup>.

Il n'y a donc au point de vue de la chronologie aucun désaccord entre l'inscription des artistes et l'inscription votive placée sur le bathron des Argiens. Mais la manière dont notre inscription se trouve reléguée dans un petit espace à droite de la face antérieure du bathron, semble bien indiquer

<sup>1</sup> Pomtow, *Fleckeisens Jahrbücher für Philologie* 42, 1896, I p. 535.

<sup>2</sup> Cf. Collignon, *Sculpt. gr.* II p. 355 sq.

<sup>3</sup> *Hermes* XXV 1890 p. 413 sq (Robert). Busolt, *Griech. Gesch.* III 1 p. 323 note 3.

<sup>4</sup> Loewy, *Bildhauerinschr.* no 101.

<sup>5</sup> *Griech. Alphabeth*<sup>4</sup> p. 142,1.

qu'il a existé une ou plusieurs autres inscriptions sur la partie gauche, aujourd'hui détruite, de ce même bathron, sans quoi on eût certainement placé au milieu l'inscription votive. Si nous nous représentons sur la partie gauche du bathron, au-dessous du groupe „des chefs“, à la fois l'inscription des artistes et un distique rappelant l'occasion de ce monument, nous comprenons très bien la manière dont s'exprime Pausanias, car du côté droit, c'est-à-dire au-dessous des épigones, il lisait seulement la courte dédicace à Apollon.

Mais nous avons conservé des traces de la surface du bathron, et elles nous conduisent plus sûrement au but. Sur la face supérieure des blocs qui portent l'inscription on voit en premier lieu une bordure soigneusement polie, large de 0 m. 29. Par derrière on constate que la surface des blocs s'abaisse de 4 cm. et qu'elle est tout à fait rugueuse. Il y avait là-dessus quelque chose, mais quoi? Immédiatement derrière la bordure polie nous voyons une série de grands trous carrés mesurant 14 cm. de côté et 15 cm. de profondeur. Les „anathèmes“ récents de Delphes n'ont pas de ces grands trous dans leurs fondations de pierre; mais nous retrouvons une cavité analogue à la surface du bloc de base d'Olympie, lequel portait, suivant l'inscription, une statue d'Euthymos exécutée par Pythagore de Rhegium et installée peu après l'an 472<sup>1</sup>. C'est l'antique et solide manière d'assujettir les statues de bronze; on introduisait dans chaque trou un grand tenon faisant corps avec la base en bronze sur laquelle reposait la statue. Chaque trou correspond ainsi à une figure. Dans les blocs conservés nous comptons en tout 5 trous distants entre eux de 53 cm. Comme le front du bathron, en laissant de côté les murs latéraux, a une longueur de 10 m., on voit aussitôt que le petit groupe des épigones n'est pas à occuper tout cet espace. D'après la description de Pausanias les deux groupes comprennent: 7 figures,

<sup>1</sup> Olympia V p. 247 no. 144. Cf. aussi p. 271 no. 156.

un char avec maître et cocher, — tous deux étant naturellement sur le char, — une huitième figure et 7 épigones. Il faut donc que nous ayons de la place pour loger 15 personnages et un char; or comme chaque figure n'occupe qu'un peu plus de 50 cm., nous avons même plus que le strict nécessaire et rien n'empêche d'imaginer un petit intervalle entre les deux groupes. Malgré la largeur assez faible de leur assiette, les statues ont fort bien pu être de grandeur naturelle. Au V<sup>e</sup> siècle les figures n'exigent pas beaucoup d'espace; que l'on se rappelle seulement la statue de l'aurige de Delphes. La statue de Xénoclès à Olympie, exécutée par Polyclète et conséquemment plus récente, reposait sur une assiette à peine large de 0 m. 45, et pourtant la longueur des traces laissées par les pieds, qui est de 23 cm., nous apprend que la figure avait à peu près les dimensions naturelles<sup>1</sup>. Nos figures disposent de 8 cm. de plus.

Nous pouvons donc soutenir que toutes les figures, „chefs“ et épigones, s'élevaient sur le bathron conservé, et nous avons maintenant la place libre jusqu'ici pour l'offrande des Lacédémoniens. Cette digression nous a montré de quelle façon différente les statues sont réparties sur les bases au nord et au sud de la voie sacrée. Là ce sont de grandes niches où les statues s'échelonnent tout contre le mur du fond; ici au contraire les bases sont remplies et les figures s'avancent jusque sur le bord. Cette disposition a dû être adoptée aussi dans le grand monument des Lacédémoniens. Non seulement il dispose maintenant d'une place plus grande, mais cette place a été beaucoup mieux utilisée qu'on ne le pensait. Nous devons nous représenter les protagonistes tout à l'avant, le long du chemin, et derrière eux (*ὀπισθεν τῶν κατειλεγμένων*) les nauarques en longue file. C'était sans doute, comme celui des Argiens, un bathron découvert; par suite les statues étaient exposées à l'action du soleil et du vent, et c'est ce

<sup>1</sup> Olympia p. 283 no. 164.



qui explique la patine dont elles brillaient au temps de Plutarque.

Mais avant de réfuter complètement la théorie de MM. Pomtow et Bulle qui placent l'„anathème“ des Lacédémoniens dans la niche septentrionale<sup>1</sup>, nous devons examiner encore une des preuves principales fournies par M. Pomtow<sup>2</sup>. Il remarque que les pierres de la base du monument de Lysandre qui nous sont parvenues ont été travaillées non seulement sur les côtés mais encore sur la face arrière de façon à s'adapter („zum Anschluss“) à d'autres moellons. Les pierres, dont la hauteur est de 29—30 cm., ont ici à leur partie supérieure une portion de jointure unie („Anschlussfläche) ou anathyrose d'environ 8 cm. de haut, tandis que le reste de la surface est rugueux. Déjà MM. Homolle, Bulle et Wiegand avaient remarqué un sillon mural dans le mur de fond de la niche du nord, à 15 cm. environ au-dessous du bord supérieur de la troisième rangée de moellons, à 1 m. 17 au-dessus du pavé; il a une profondeur de 2 cm. Ce sillon est haut de 29 cm. environ et se termine à sa partie supérieure par une raie unie, haute de 8 cm. Il commence sur le mur transversal de l'ouest et court ensuite sur le mur nord jusqu'à une petite distance au-delà du milieu, puis il disparaît. M. Pomtow met ce sillon en relation avec les pierres de bases conservées, trouve une concordance à la fois dans la hauteur et en ce qui concerne l'anathyrose, et en tire cette conclusion que les pierres de bases ont reposé contre ce sillon sur un socle inférieur haut de 1 m. 17. Cela expliquerait en même temps pourquoi une série de pierres de bases ont une épaisseur décroissante de gauche à droite, car la grande chambre du nord a une forme oblique („von schiefwinkliger Gestalt“), et par suite les pierres des bases ont dû se ressentir de cette déviation de la ligne droite.

<sup>1</sup> Pomtow p. 503, 520, 557 sq.

<sup>2</sup> l. c. 509.

Tout ce raisonnement paraît fort séduisant, mais il n'a rien de convaincant. La rainure avec anathyrose dans la niche du nord ne se continue pas jusqu' au bout, comme nous l'avons vu. Elle a sa plus grande netteté sur le mur de l'ouest; à partir du onzième bloc du mur nord (en venant de l'ouest) l'anathyrose cesse et le sillon devient de plus en plus faible, jusqu'au moment où il se perd définitivement. Dans la moitié ouest la hauteur du sillon varie entre 28 et 30 cm., et le chiffre le plus faible est le plus fréquent. La hauteur des pierres de base ne varie que de 29 à 30 cm.; en revanche l'anathyrose est plus variable que ne le dit M. Pomtow et oscille entre 8 et 13 cm. Par exemple le bloc de base d'Autonomos l'Éréthryen a une hauteur de 30 cm. (et non de 29 comme l'indique M. Pomtow) et présente en arrière une anathyrose, haute de 13 cm. M. Pomtow nie le fait et décrit ainsi la pierre: „hinten roher Anschluss, oben glatter, unten eingearbeitet; keine Anathyrosis“<sup>1</sup>. En réalité il n'y a aucune différence entre cette anathyrose et d'autres. On ne trouve pas de variations correspondantes dans l'anathyrose de la surface du mur.

Mais nous n'avons pas besoin de nous arrêter trop longuement à de telles minuties. Un simple coup d'œil suffit à nous apprendre qu'un grand nombre de blocs de calcaire de St Élie provenant des monuments les plus divers pourraient s'adapter dans le sillon mural de la niche du nord. Les blocs supérieurs de la base du taureau de Corcyre, taillés dans cette pierre, ont 30 cm. de haut, mais ne présentent pas d'anathyrose. Ils ne pourraient donc s'insérer que dans la portion est de la niche. Mais les dalles de carrelage du monument contigu à l'ouest, c'est-à-dire de la niche semi-circulaire des Argiens, fabriquées elles aussi en calcaire de St Élie, ont une hauteur de 29—31 cm. et une anathyrose, qui varie entre 9 et 12 cm.; les dalles du récent temple de

<sup>1</sup> l. c. p. 506 nr. VI et p. 544.

Pronaia (n° IV) à Marmariá mesurent respectivement 29 et 8 cm. Du côté sud de la voie sacrée on voit le petit reste de base que M. Pomtow, conformément à sa théorie, attribue à l'offrande de Marathon; les blocs, en calcaire de St Élie, ont une hauteur de 29—30 cm. Nous pourrions continuer longtemps ainsi. Le secret de l'énigme, c'est que les blocs en calcaire de St Élie recevaient dès la carrière des dimensions déterminées, avec lesquelles les architectes de Delphes calculaient comme avec des grandeurs connues. Et au premier dégrossissage ces blocs étaient en règle générale pourvus d'une anathyrose peu variable.

Nous ne pouvons donc tirer aucune conclusion de la concordance apparente entre le sillon mural de la niche de Marathon et les pierres de base de l'„anathème“ de Lysandre. Et en ce qui concerne l'épaisseur croissante, nous ne possédons pas de données mathématiques assez certaines pour assurer un rapport et nous ne savons pas non plus si la base spartiate du côté sud n'avait pas de petites irrégularités.

Un autre raisonnement, bien peu solide, de M. Pomtow, est le suivant: les Athéniens, au moment où ils arrivèrent avec leur „anathème“, auraient choisi de préférence la place vide au sud de la route plutôt que la place vide au nord, parce que celle-ci exigeait une construction coûteuse et difficile<sup>1</sup>. Mais M. Pomtow croit-il vraiment qu'il y avait des „places vides“ à Delphes au V<sup>e</sup> siècle? Tous ceux qui connaissent la vie d'un sanctuaire doivent pourtant savoir qu'il s'y produit sans cesse une *μετάθεσις*, un remplacement d'anciens monuments par des monuments plus neufs et plus beaux. Par exemple le trésor de Sicyone à Delphes est bâti sur l'emplacement d'une construction ronde qui n'était pas beaucoup plus ancienne et qu'on a rasée impitoyablement. D'autre part une niche constituait en elle-même un monument plus imposant qu'un bathron plat, peu élevé au-dessus

<sup>1</sup> l. c. p. 495 sq.

du sol; de la plate-forme de la niche on jouissait d'une vue superbe, et les statues posées le long du mur sur un socle élevé pouvaient s'apercevoir de loin, étincelant par-dessus le mur méridional du téménos.

Reste encore la question la plus difficile; elle porte sur la chronologie de la niche septentrionale et sur le désaccord qui existe entre cette chronologie et celle de la bataille de Marathon<sup>1</sup>. Nous ne pouvons pas, comme dans ce qui précède, arriver ici à des résultats précis et sûrs, et nous nous bornons à essayer de rendre compte des contradictions apparentes. Il est parfaitement exact que la niche satisferait mieux à la chronologie si elle avait contenu l'„anathème“ d'Ægos-Potamoi; mais tant de considérations s'opposent à cette hypothèse que nous sommes obligés de la rejeter. En effet Furtwängler a bien raison de dire que cette niche ne peut avoir été construite peu de temps après Marathon. Rien que les matériaux employés aux fondations, à savoir le conglomérat, suffisent à la dater au plus tôt des deux dernières périodes décennales du V<sup>e</sup> siècle. Il y a donc ici certainement une erreur *historique*, mais les erreurs de cette catégorie sont, je le répète, aussi fréquentes chez Pausanias que sont rares ses inexactitudes topographiques. Nous découvrons dans le texte même une véritable contradiction: l'offrande aurait été édiflée avec la dixième partie du butin de Marathon, et pourtant les statues seraient l'œuvre de Phidias. Or Phidias, qui est né aux alentours de l'an 500, était à cette époque un petit garçon<sup>2</sup>. Mais, objecte-t-on, il s'agit d'un monument consacrant le souvenir de toutes les guerres médiques. En ce cas il est surprenant que Miltiade seul y soit glorifié. Tout aussi inadmissible est l'apothéose de Miltiade immédiatement après la bataille de Marathon; c'eût été, comme le remarque Furtwängler, un acte tout à fait contraire à l'esprit de l'ancien

<sup>1</sup> l. c. p. 496.

<sup>2</sup> l. c. p. 493 note 1.

temps. Par contre M. Pomtow cite comme parallèle la présence de Miltiade sur la grande peinture de Polygnote dans la *Στοὰ Ποικίλη* d'Athènes. Mais la différence est grande: la peinture représente Miltiade combattant avec les autres chefs athéniens; les dieux se tiennent en dehors et ne manifestent que par des gestes leur participation à l'action<sup>1</sup>. Dans notre niche Miltiade est primitivement le seul mortel qui ait pris place parmi les dieux et les héros. Pareille chose n'est possible qu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle, et encore Lysandre lui-même n'est-il pas le seul mortel au milieu des protagonistes dans l'offrande des Spartiates.

Ainsi donc il semble vraiment possible, en s'en tenant simplement à ce que nous apprend le texte sur le caractère de l'œuvre, de soutenir que ce monument à la gloire de Miltiade est un produit du classicisme et qu'il a été élevé longtemps après l'événement, comme le „tropaion“ de Marmariá à Delphes (voir mon premier article, chap. VIII), lequel fut fondé au plus tôt à la fin du V<sup>e</sup> siècle en l'honneur du héros Phylacos et du concours apporté par lui à la guerre contre les Perses. Dans l'épigramme l'expression *ἀπὸ δεκάτης* ou *δεκάτη* pourrait fort bien se rapporter à un tout autre événement qui eût réellement amené la fondation du monument, et la présence de Miltiade aurait pu induire Pausanias en erreur et lui faire croire qu'il s'agissait de la dîme de Marathon. Nous savons avec quelle rapidité et quelle absence de réflexion les ciceroni de Delphes débitaient les épigrammes<sup>2</sup>.

Qu'on donne à ce monument une date précoce ou tardive, qu'on le place dans la période immédiatement postérieure à Marathon ou bien à la fin du V<sup>e</sup> siècle, le nom de Phidias cause toujours des difficultés. M. Pomtow fait tous ses efforts pour arriver à une conciliation. Il fait naître Phidias en l'an 513, contre toute vraisemblance. Et du reste comment imaginer

<sup>1</sup> Paus. I 15.

<sup>2</sup> Pomtow p. 464 note 2.

que Phidias, qui avait seulement 23 ans en 490, se soit vu attribuer à lui tout seul une aussi grande tâche? M. Pomtow propose encore de lire Hegias au lieu de Phidias<sup>1</sup>. Inutile de discuter des corrections de ce genre. Nous trouvons cependant un essai d'explication assez intéressant dans cette remarque que Pausanias éprouve une certaine tendance à attribuer à Phidias des œuvres qui ne sont certainement pas de lui<sup>2</sup>. Mais du reste c'est le plus souvent peine perdue que de chercher à débrouiller les erreurs historiques de Pausanias.

Nous avons, je crois, plus de chances de nous approcher de la vérité en prenant pour point de départ un autre monument, qui est le cheval de bronze des Argiens. Il a été naturellement déplacé avec les autres „anathèmes“ du sud au nord puis du nord au sud, car sa place est déterminée par celle de l'offrande de Marathon, laquelle s'élevait *τῷ βιάθρῳ τῷ ὑπὸ τὸν ἵππον τὸν δούρειον*.

D'après le témoignage de Pausanias<sup>3</sup> le cheval de bronze rappelait la victoire des Argiens à Thyrées, et il était dû à l'artiste argien Antiphanes. Nous trouvons ici une de ces erreurs chronologiques dont Pausanias est coutumier<sup>4</sup>. Il pense en effet, comme on le voit par son texte, au combat des trois-cents que décrit Hérodote (I 82) et qui eut lieu, entre les Argiens et les Lacédémoniens, vers l'an 548 avant notre ère. Mais Antiphanes, dont Pausanias a lu le nom sur la base, est d'environ un siècle et demi plus jeune. C'est Brunn qui a donné la vraie solution du problème<sup>5</sup>. Nous connaissons par Thucydide (VI 95) une incursion des Argiens dans la Thyreatis pendant la guerre du Péloponnèse, en l'an 414. Dans cette affaire le butin s'éleva à une valeur de 25

<sup>1</sup> Arch. Anz. 1902 p. 83. Klio VIII p. 95.

<sup>2</sup> Cf. Busolt, Griech. Gesch. III p. 459 note 2.

<sup>3</sup> Paus. X 9,6.

<sup>4</sup> Homolle, B. C. H. 1897 p. 296 sq. 1898 p. 275 sq. Frazer, Pausanias V 265.

<sup>5</sup> Gesch. der griech. Künstler I p. 283.

talents. Tel est sans aucun doute l'événement qui donna lieu à la fondation du cheval de bronze. Pausanias a commis une confusion analogue à propos de la base des Tégéates, autrement dite des Arcadiens, dont il place la fondation au milieu du VI<sup>e</sup> siècle d'après Hérodote (I 66), alors que les noms d'artistes et l'inscription même montrent que la dite base date des alentours de 370. Cependant le cheval de bronze est l'œuvre la plus ancienne que nous connaissons d'Antiphanes, dont nous pouvons suivre, grâce à Pausanias, l'activité artistique à Delphes. Il a travaillé pour les Argiens ses compatriotes et, peu de temps après, pour leurs pires ennemis les Lacédémoniens, puisque dans l'„anathème“ d'Ægos-Potamoï il exécuta les grandes figures des Dioscures. Après quoi nous le voyons prendre service chez les Arcadiens ennemis de Sparte et collaborer à leur „anathème“ humiliant pour les Spartiates, celui qui est placé *ἀπαντικρό*. Tel le clergé de Delphes, il était toujours favorablement disposé pour ceux qui se déclaraient prêts à payer, et son âme était exempte de préjugés nationaux.

Furtwängler voudrait placer le cheval de bronze sur le mur méridional, dominant de très haut le téménos<sup>1</sup>. M. Pomtow l'a d'abord localisé derrière l'entrée du téménos, en face du taureau de Corcyre; mais dans sa dernière étude il l'a déplacé pour le porter auprès du bathron semi-circulaire des Épigones; dans les deux cas il le place à côté et au-dessus de son „anathème“ de Marathon, sur le bord sud. Quant à MM. Bulle et Wiegand, à l'époque où ils admirent que la niche septentrionale était celle de Marathon, ils placèrent le cheval sur une plate-forme située entre cette niche et celle des héros argiens<sup>2</sup>.

En plus de l'offrande de Marathon, il faut, pour la localisation du cheval de bronze argien, tenir compte des anathèmes

<sup>1</sup> Sitzungsber. der bayr. Akad. 1904 p. 367.

<sup>2</sup> B. C. H. 1898 p. 333.

des Argiens, conformément au texte de Pausanias: *Πλησίον δὲ τοῦ ἔππου καὶ ἄλλα ἀναθήματα ἔστιν Ἀργείων*. Si Pausanias décrit ensuite l'anathème des „chefs“ et des épigones situé au sud avant les héros argiens de la niche du nord, ce fait ne prouve pas absolument que le cheval se soit trouvé du côté sud de la route. Après la description du cheval et celle des ex-voto d'Athènes, qui s'y rattache, Pausanias passe aux nouveaux groupes d'anathèmes argiens et commence par se tourner accidentellement vers le sud.

En ce qui concerne l'aspect et les dimensions du cheval, rien ne nous oblige à admettre une représentation colossale du cheval de bois épique transposé en bronze. Pausanias mentionne ailleurs une statue analogue de la même époque sur l'Acropole d'Athènes: c'est un cheval de Troie, des flancs duquel les héros argiens regardent au dehors<sup>1</sup>. De cette statue, qui a dû être érigée peu après l'an 414, car Aristophane y fait allusion dans ses „Oiseaux“<sup>2</sup>, on a retrouvé une base avec la signature de l'artiste, Stronggylion, un sculpteur qui suivant Pausanias excellait dans la représentation des animaux<sup>3</sup>. Nous avons conservé quatre blocs de la base en marbre; il n'en manque que deux, de sorte que les mesures peuvent s'évaluer avec certitude: 5 m. 02 de longueur, 1 m. 75 de largeur<sup>4</sup>. On voit à la surface de cette base trois trous profonds laissés par les sabots du cheval (le quatrième a disparu avec un des blocs manquants); on constate que le cheval fait un grand pas, car l'une des jambes antérieures est très en avant. A en juger par la distance entre les empreintes de sabots, la hauteur du cheval doit avoir été de 3 m. environ. Il était donc plus grand que nature, mais nullement gigantesque. Il avait été donné par un

<sup>1</sup> I 23,8.

<sup>2</sup> v. 1128 et schol.

<sup>3</sup> Paus. IX 30,1.

<sup>4</sup> C. J. A. I 406. Loewy, Bildhauerinschr. nr. 52. Frazer, Pausanias II p. 286 (qui donne de fausses mesures).



riche particulier, Chairedemos de Koilé. Il est fort probable que nous pouvons attribuer à peu près les mêmes dimensions au cheval de bronze des Argiens qui se voyait à Delphes. Pausanias, parlant de ce cheval, ajoute au sujet de l'offrande de Marathon donnée par les Athéniens que sur le bathron situé au-dessous du cheval de bronze il y a une inscription d'après laquelle les statues ont été payées avec la dixième partie du butin de Marathon; vient ensuite l'énumération des figures. M. Pomtow en conclut d'abord que les statues elles-mêmes avaient disparu au temps de Pausanias, que les bases étaient vides et qu'il n'y restait plus que les inscriptions<sup>1</sup>. Il a ensuite abandonné cette théorie<sup>2</sup>. On peut en effet partir de ce principe que Pausanias voit ce dont il parle. En revanche son texte nous fait penser à une relation très étroite entre les deux „anathèmes“, et dès mon arrivée à Delphes, en me rappelant les termes employés par Pausanias, j'eus l'impression que la base des statues athéniennes devait être, d'une façon ou d'une autre, une continuation directe de celle du cheval de bronze des Argiens. Je comprenais en effet, contrairement à d'autres archéologues, *que c'était sur la base même du cheval argien que se trouvait l'inscription relative à la fondation de l'offrande de Marathon.*

J'éprouvai donc une surprise agréable en découvrant dans la niche septentrionale, où je localise l'offrande des Athéniens, un système particulier de pavage dans le coin nord-ouest. Alors que les dalles en calcaire de St Élie reposent sur un soubassement en conglomérat, lequel a partout le même niveau, on observe dans ce coin un soubassement spécial en conglomérat qui s'élève à 16 cm. au-dessus de la couche environnante. Ce soubassement se continue sous les hauts blocs que l'on a maintenant placés à tort contre le mur comme un socle courant tout autour, mais dont la position

<sup>1</sup> Arch. Anz. XVII 1902 p. 83 note 7.

<sup>2</sup> Klio VIII p. 87 note 2.

n'est pas là, et il touche aux murs de la chambre à la fois du côté du nord et du côté de l'ouest. Sur notre esquisse de la fig. 2, une partie de ce soubassement est indiquée par des hachures et on a sommairement figuré les contours de quelques blocs bruts. Ses dimensions en longueur (parallèlement à la voie sacrée) et en largeur sont respectivement de 4 m. 02 et de 3 m. 82. Ce soubassement présente à la partie supérieure de fortes traces de crampons. Il est contemporain de la construction de la chambre, car le bloc du coin sud-est a été travaillé à l'avant, autrement dit du côté sud, de façon qu'une partie de ce bloc contribue à former le soubassement plus bas du carrelage. Ce bloc s'engage donc sous les dalles; il semble bien déposé avant elles et taillé au moment où l'on a dû les placer. Bien que toutes les pierres dont on a recouvert le soubassement spécial aient disparu, on peut encore démontrer que ce soubassement plus élevé formait un ensemble à part et avait sa couche supérieure spéciale. En effet dans la dalle en calcaire de St Élie qui touche immédiatement à notre soubassement du côté sud-est (*b* de la fig. 2), nous voyons qu'on a ménagé au ciseau une mince rainure tout le long du bord tourné vers le soubassement. Un bloc posé sur ce soubassement empiétait de 2 cm. sur le dallage contigu de la chambre.

On avait donc aménagé ici un soubassement qui portait au moins une assise de blocs. Mais ce n'était pas tout; nous pouvons suivre le prolongement sur le mur transversal ouest de la niche, à l'aide de traces que M. Homolle avait déjà remarquées<sup>1</sup>. Une série d'assises formant une haute base en pierre a laissé ici des traces évidentes, au point de nous permettre d'en conclure la hauteur des blocs. L'assise inférieure est d'une hauteur peu commune: elle mesure 0 m. 56; elle est donc composée de gros blocs formant des espèces d'orthostates. La face antérieure de cette assise atteignait le

<sup>1</sup> B. C. H. 1897 p. 286.

bord méridional du mur conservé, de sorte que l'ante actuellement disparue dépassait seule en avant de la grande base. On aperçoit au-dessus, dans le mur, des traces laissées par un bloc de 40 cm. de haut. Tandis que la couche inférieure est profonde de 92 cm., la profondeur n'est plus ici que de 52 cm. : il semble qu'il s'agisse d'un carreau, autrement dit d'un bloc touchant le mur transversal seulement par son côté mince. Par contre le bloc de la troisième assise est un parpaing de 1 m. 16 de profondeur, haut de 29—30 cm., et c'est cette assise qui, poursuivant son cours, a produit le fameux sillon mural. L'anathyrose ne se montre pas tout de suite et apparaît pour la première fois dans la marque du bloc situé derrière celui qui était visible du côté sud. Le sillon mural se continue, comme on l'a vu, le long du mur nord et s'avance bien au-delà du bord oriental du soubassement en conglomérat. Nous devons imaginer ici, le long du mur, un haut socle allant rejoindre le grand bathron situé au coin nord-ouest de la niche.

C'est sur ce grand bathron de la niche de Marathon que je voudrais placer le cheval de bronze des Argiens. Malheureusement les recherches de M. Pomtow sur certains blocs de pierre provenant de la base de cette statue n'étaient pas encore publiées lorsque j'ai procédé sur les lieux à mon enquête et à mes mesures; je ne puis qu'y renvoyer le lecteur, sans pouvoir en éprouver la justesse ni l'utilité pour notre hypothèse<sup>1</sup>. Il y a cependant une concordance évidente en ce qui concerne certains détails. Les pierres de base E et R, que M. Pomtow veut utiliser dans les deux rangées inférieures de son monument<sup>2</sup> conviendraient dans notre troisième couche: elles ont en effet une hauteur de 29 cm. et présentent une anathyrose. L'un de ces blocs porte un fragment d'inscription. Or il serait tout naturel qu'on eût

<sup>1</sup> Klio VIII 1908 p. 102 sq.

<sup>2</sup> l. c. p. 107 fig. 7, p. 114 sq.

à cet endroit une inscription, sur l'assise supérieure de la base, sur la même ligne que le sillon mural de la chambre, lequel indiquait aussi le bloc supérieur du socle. Mais je n'ai jamais pensé que le cheval de bronze reposât directement sur cette troisième assise. Elle m'a paru trop large. Comparé avec la base de Stronggylion, notre soubassement était plus court d'un mètre mais plus large de plus de deux mètres. Nous constatons encore une disproportion si nous faisons la comparaison avec la base du taureau de Corcyre à Delphes: ici la longueur est de 4 m. 60 (4 m. 02 dans notre soubassement) et la largeur de 1 m. 43 (contre 3 m. 82)<sup>1</sup>. Mais dans le monument de Corcyre la largeur est calculée d'après le bloc de base supérieur qui est beaucoup plus étroit que le soubassement lui-même, les couches supérieures formant une sorte de base en escalier. Je m'étais représenté quelque chose d'analogue pour notre bathron, savoir un piédestal spécial et plus étroit posé par-dessus le soubassement proprement dit à trois assises. M. Pomtow pense avoir retrouvé de ce piédestal un bloc avec des traces de sabot<sup>2</sup>. La hauteur de ce bloc est d'environ 40 cm. et correspond donc à la seconde couche du bathron proprement dit; mais on ne peut rien savoir de la largeur du socle. Nous aurions ainsi une reconstitution fort satisfaisante et harmonieuse du bathron de notre cheval de bronze: tout en bas les orthostates de 56 cm. de haut, puis deux assises mesurant respectivement 40 et 30 cm., et enfin un piédestal, sans doute plus étroit, haut de 40 cm. On peut admettre que la longueur du cheval était à peu près égale à celle du piédestal, c'est-à-dire atteignait environ 4 m. En ce cas cette statue est de 50 cm. plus courte que le taureau de Corcyre, mais elle ne devait guère être plus basse que de 2 m. 50 à peine, attendu que la structure du cheval permet de conclure à une hauteur

<sup>1</sup> Pomtow p. 451 note 1 et 455 note 1.

<sup>2</sup> Klio VIII p. 107 fig. 6.

relativement plus grande. Ce cheval était, il est vrai, plus petit que le cheval de Stronggylion sur l'Acropole, mais c'était cependant, sur son haut piédestal, une œuvre d'art de dimensions imposantes. Il était posé parallèlement à la voie sacrée, et il devait, comme le cheval de Stronggylion, s'avancer d'un pas rapide. Nous comprenons maintenant une particularité de la disposition de la chambre que nous ne comprenions pas auparavant, savoir la prolongation du mur transversal ouest; il s'avance en effet de 1 m. 50 plus loin que le mur de l'est. C'est parce qu'il devait recouvrir et protéger la grande statue dont nous avons trouvé des traces dans ce coin.

Le moment est maintenant venu de considérer le socle mural qui, se raccordant au bathron, suivait le mur de la niche sur toute sa longueur et portait la série des statues qu'énumère Pausanias et qu'il déclare provenir du butin de Marathon. La longueur de ce socle était égale à celle du reste du mur septentrional et du mur transversal de l'est, ce qui représente  $15 \text{ m. } 58 + 3 \text{ m. } = 18 \text{ m. } 58$ . Comme on compte 16 statues athéniennes, cela fait une place de 1 m. 16 par statue. Ces dimensions s'accordent avec celles de l'anathème des Lacédémoniens situé en face, où chaque figure occupait, comme le montrent les bases, une place large de 1 m. 17<sup>1</sup>. Les figures de la niche de Marathon et les nauarques du bathron des Spartiates avaient donc la même taille, tandis que les „protagonistes“ de ce dernier monument étaient un peu plus grands. Les héros argiens de la niche ronde du côté nord n'occupaient que 90 cm. chacun; les traces laissées par les pieds permettent d'évaluer la hauteur des statues à 1 m. 75, ce qui est la grandeur naturelle<sup>2</sup>. Les figures des deux autres anathèmes étaient donc plus grandes que nature.

Il est évident qu'à une époque ultérieure on a procédé à

<sup>1</sup> Pomtow p. 515.

<sup>2</sup> Klio VII p. 421 (Pomtow).

une modification dans la série des statues athéniennes; nous constatons en effet qu'il manque trois des héros connus des *φυλαί*; leur place est prise par les Macédoniens Antigone et Démétrius Polyorcète et par le roi d'Égypte Ptolémée<sup>1</sup>.

Nous comprenons mieux maintenant l'ordre suivi par Pausanias dans la description des monuments situés derrière la porte orientale du sanctuaire. Après avoir mentionné le taureau de Corcyre et l'anathème des Tégéates (autrement dit des Arcadiens), du côté nord de la voie, Pausanias se tourne vers le monument spartiate d'Ægos-Potamoi situé *en face*, c'est-à-dire du côté sud. Lorsqu'il est parvenu au coin occidental de ce monument et qu'il se retourne, il se trouve précisément à la hauteur du petit escalier de l'ouest qui, partant d'une plate-forme aménagée sur la voie en pente, monte à la grande niche septentrionale. Pausanias traverse la rue, monte cet escalier, et, dès son entrée dans la niche, a devant lui le cheval de bronze des Argiens. Après avoir examiné l'origine de cette statue, l'inscription placée sur le bathron *au-dessous* d'elle lui apprend pourquoi les figures athéniennes qui remplissent le reste de la niche se trouvent à cet endroit. Peu importe qu'il ait lu cette inscription sur le bathron spécial au cheval ou sur le socle continu, qui se trouvait également *au-dessous* du cheval; après l'avoir lue, Pausanias énumère les figures qui composent l'„anathème“. Ensuite il est forcé de revenir par le même chemin sur la plate-forme de la niche, il passe encore une fois devant le cheval de bronze des Argiens avant de quitter cette niche et il la prend naturellement comme point de départ de la description qu'il donne ensuite des autres offrandes argiennes.

Mais ce qui a un intérêt tout particulier, c'est que maintenant nous pouvons aussi déterminer avec certitude l'âge véritable de la niche de Marathon. C'est, comme nous l'avons vu, un monument „post festum“, de même que le „tropaion“

<sup>1</sup> E. Curtius, Gesammelte Abhandlungen II p. 365 sq.

de Marmariá; mais nous comprenons à présent à quelle époque et à quelle occasion il fut dédié. Nous avons déjà dit que le soubassement de la base du cheval argien est contemporain de la construction de la niche elle-même. L'offrande des Argiens et celle des Athéniens sont contemporaines et rentrent dans un plan commun. Or l'époque de l'installation du cheval de bronze est assurée par la bataille de Thyrées et par le nom du sculpteur Antiphanes: le monument a été élevé pendant la guerre du Péloponnèse, en l'an 414 avant J.-Chr., avec la dixième partie du butin conquis sur les Lacédémoniens. Mais Thucydide nous apprend (VI, 105) que précisément en cette année 414 les Athéniens rompirent officiellement la paix de Nicias et, *de concert avec les Argiens*, ravagèrent avec 30 vaisseaux Epidaure, Prasies, etc...; par la même occasion *ils sauvèrent les Argiens d'un siège organisé par les Spartiates*. Donc cette année-là Athéniens et Argiens avaient accompli des exploits en commun, conquis en commun du butin de guerre; quoi de plus naturel qu'ils aient fondé en commun à Delphes un grand monument de victoire? Les deux peuples installèrent dans une niche commune chacun son „anathème“: les Argiens leur cheval épique, les Athéniens un monument rétrospectif célébrant leur grand exploit d'autrefois, c'est-à-dire la bataille de Marathon, et leur fournissant l'occasion d'exposer les dieux protecteurs et les héros de leur pays. L'année 414 fut pour les Athéniens une année heureuse; la fortune leur était favorable aussi en Sicile. Dans la période comprise entre la paix de Nicias et la malheureuse année 413, une grande activité artistique régna dans Athènes même: on travailla à l'Érechthéon et on éleva partout, à l'Acropole et dans la ville, de nombreuses offrandes<sup>1</sup>. De plus, c'est précisément à cette époque que les Athéniens commencent à employer le conglomerat dans le soubassement de constructions importantes; le

<sup>1</sup> Cf. Michaëlis, Athen. Mitt. XIV 1889 p. 363 sq.

plus ancien exemple de ce procédé nous est fourni par le temple que Nicias dédia à Dionysos Eleuthereus<sup>1</sup>. Ainsi s'explique également cette particularité technique de notre niche.

L'ordre de succession *historique* des premiers monuments situés le long de la voie sacrée est donc le suivant: vient d'abord le taureau de Corcyre, qui est le plus ancien et remonte aux alentours de l'an 500 avant J.-Chr. Puis, vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, les Argiens fondent sur le bathron semi-circulaire du côté sud un double groupe: *οἱ ἡγρεμόνες* et les Épigonos. En 414 les Athéniens et les Argiens réunis font construire sur le côté nord de la voie une vaste niche où, avec le butin conquis sur les Spartiates et leurs alliés, ils élèvent deux œuvres d'art: d'une part le cheval de bronze et d'autre part les dieux protecteurs et les héros d'Athènes groupés autour de Miltiade, le vainqueur de Marathon. La réponse de Sparte vient après la bataille d'Ægos-Potamoi et consiste en un groupe gigantesque planté juste en face du monument athénien, du côté sud: ce groupe est constitué par des statues de dieux protecteurs glorifiant Lysandre victorieux et par des statues d'amiraux alliés. Mais la fortune changea de nouveau. En l'an 369 les Argiens aidèrent Épaminondas et les Thébains à délivrer Messène du joug de Sparte et à fonder un nouvel État messénien; et en souvenir de leur victoire ils élevèrent du côté nord de la voie, en face de leur bathron antérieur, un monument généalogique consacré à leurs anciens héros. La même année se constitue, encore contre Sparte, la ligue arcadienne, et les Arcadiens font avec Épaminondas une incursion en Laconie<sup>2</sup>. Ils fondent alors un „anathème“ du même genre comprenant des dieux et des héros, et ils l'établissent, — la place étant

<sup>1</sup> Doerpfeld-Reisch: Griech. Theater p. 21 sq. Cf. Pomtow, Philologus LXVI 1907 p. 266 sq.

<sup>2</sup> Cf. Pomtow, Athen. Mitt. XIV 1889 p. 15 sq.



maintenant occupée de tous côtés, — devant la niche de leurs alliés les Argiens et les Athéniens. M. Pomtow a éprouvé une vive satisfaction à la pensée que les Arcadiens posèrent leur offrande comme un monument de défi en face de celui des Spartiates leurs ennemis. Ce serait en effet très méphistophélique, mais nullement grec et surtout nullement conforme à l'esprit et aux habitudes de Delphes. Dans la réalité, le monument arcadien se tient modestement au pied de la grande niche et même sa plus grande statue, qui est celle d'Apollon, n'atteignait pas en hauteur le bord supérieur du soubassement de cette niche.

Toute une période d'histoire grecque, dramatique et mouvementée, revit dans ces ruines.